

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'Académie Protestante de Saumur

1604-1685

Son organisation et ses rapports
avec les Eglises Réformées

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 3 DÉCEMBRE 1908, A 4 HEURES

PAR

E. MERZEAU



ALENÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE V^{re} FÉLIX GUY & C^{ie}
11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1908

L'ACADÉMIE PROTESTANTE DE SAUMUR
(1604-1685)

Son Organisation et ses rapports
avec les Eglises Réformées.

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'Académie Protestante de Saumur

1604-1685

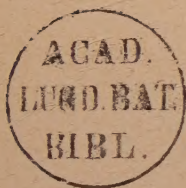
Son organisation et ses rapports
avec les Eglises Réformées

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 3 DÉCEMBRE 1908, A 4 HEURES

PAR

E. MERZEAU



ALENÇON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE V^{ve} FÉLIX GUY & C^{ie}
11, RUE DE LA HALLE-AUX-TOILES, 11

1908

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. VIÉNOT, *Président de la soutenance.*

MM. VIÉNOT,
BONET-MAURY, } *Examineurs.*
MONNIER,

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

Bibliothèque de Saumur.

- I. — Papiers et Registres des affaires de l'Académie Royale établie à Saumur, depuis le mois d'octobre 1613 jusqu'au 20 mars 1675. 1 vol. in-folio. 229 feuillets.
- II. — Registre du conseil académique de ceux de la R. P. R. de Saumur, du 23 juin 1683 au 6 décembre 1684, 1 vol. in-folio. 18 pages.
- III. — Papier de recepte des deniers ordonnés pour l'entretien de l'Acad. de Saumur, sur le quint denier des povres des Eglises réformées de France, par l'ordonnance du synode national tenu à Charenton l'an 1631 au mois de septembre. 1 vol. in-folio 113 pages.
- IV. — Liasse contenant les différents arrêts relatifs à la fermeture de l'Académie et du Temple de Saumur et à l'attribution des biens des protestants aux hospices de la ville.

Bibliothèque d'Angers.

Manuscrit n° 873 in-folio, surtout pièce 68 : Contredits de la Production soumis par le syndic du clergé d'Angers, demandeur contre les protestants de Saumur à

MM. Voysin de la Noraye et Henri de Soucelles, commissaires nommés par le roy pour connoistre des contraventions aux édits de pacification.

Archives Nationales.

Série TT 266, liasses II, V, VI, VII, X.

Bibliothèque Nationale.

Manuscrit n° 15.829.

Collection de dom Housseau sur l'Anjou, 18^e Portefeuille.

Bibliothèque de la Société du Protestantisme français.

Recueil : l'Anjou, Berry, Maine, Orléanais, Touraine, p. 122 et sq.

Académie de Saumur : copies et extraits : Papiers et Registres des affaires de l'Académie Royale établie à Saumur : copie du ms. de la Bibliothèque de Saumur, inextenso 1613-1618; extraits 1618-1628.

Imprimés.

Mercure Français, t. 18. Paris, 1633, in-8.

Theses theologicæ in academia salmuriensi variis temporibus disputatæ, sub præsidio Cappelli, Amyraldi, Placæi, Salmurii 1641 et 1645.

Moyse AMYRAUT. — *La Morale Chrétienne*, à Saumur, chez Isaac Desbordes, 1652-1660, 6 v. in-4°.

D. BLONDEL. — *Actes authentiques des Eglises réformées*. — Amsterdam, 1655, in-8°.

D'HUISSEAU. — *La discipline des Eglises réformées de France*, édition revue par d'Huisseau, ministre à Saumur. — Saumur, 1666, in-12.

- Elie BENOIT. — *Histoire de l'Edit de Nantes*. — Delft, 1693-95, 5 vol. in-4°.
- AYMON. — *Tous les synodes nationaux des Eglises réformées de France*. — La Haye, 1710, 2 v. in-4°.
- BAYLE. — *Dictionnaire historique et critique*. — Amsterdam, 1734, 5^e édition, 5 v.
- Almanach historique*, 1766.
- Mémoires et Correspondance de Duplessis-Mornay*. — Paris, 1824, in-8°, t. X, XI, XII.
- AUZIÈRE. — *Essai historique sur les facultés de théologie de Saumur et de Sedan*. — Strasbourg, 1836, in-4°.
- J.-B. COULON. — *Epoques Saumuroises*. — Saumur, 1842, in-12.
- J.-F. BODIN. — *Recherches historiques sur Saumur et Angers*, 2 vol. in-8°, édition revue. — Saumur, 1845.
- HAAG. — *France Protestante*. — Paris, 1846-1848, 2^e édition, 1877.
- Revue de l'Anjou*. Articles de Dom Jarno : Notice sur l'Académie protestante de Saumur; de Barthélemy Roger : Histoire d'Anjou : Année 1852. — Articles de Eugène de Poitou : Année 1853. — Journal de Jehan Louvet (1560-1634) : Années 1852-1856.
- Revue de Théologie de Strasbourg* : 1852 et 1854. Articles de M. Nicolas sur L. Cappel et de E. Saigey sur Amyraut.
- SCHWEIZER. — *Die protestantischen centraldogmen in ihrer Entwicklung innerhalb der reformirten Kirche*. — Zurich, 1854-56, 2 vol. in-8°.
- Dr J. DUMONT. — *Histoire de l'Académie protestante de Saumur*. Mémoire in-8°, 107 pages. — Angers, 1862.
- Mémoires de M^{me} de Mornay*. — Paris, 1868 et 1869. 2 v. in-4°.
- Dr GAULAY. — *Souvenirs anecdotiques sur Saumur*. — Saumur, 1873, in-12.
- Célestin PORT. — *Dictionnaire historique, géographique*

- et biographique du Maine-et-Loire.* — Angers, 1874, 3 v. in-8°.
- HERZOG-PLITT. — *Real-Encyclopädie für protestantische Theologie und Kirche.* — Leipzig, 1877, 18 v.
- F. LICHTENBERGER. — *Encyclopédie des Sciences Religieuses.* — Paris, 1877-82, 13 v.
- Frank PUAUX. — *Les Précurseurs de la Tolérance au XVII^e siècle.* — Dôle, 1880.
- BOURCHENIN. — *Etude sur les Académies protestantes au XVI^e et au XVII^e siècle.* — Paris, 1882.
- S. LACHERET. — *Claude Pajon.* — Genève, 1882.
- G. BONET-MAURY. — *Jean Cameron, pasteur de l'Eglise de Bordeaux et professeur de théologie à Saumur et à Montauban (1579-1625) dans : Etudes de Théologie et d'Histoire, publiées par MM. les professeurs de la Faculté de Théologie protestante de Paris en hommage à la Faculté de Théologie de Montauban.* — Paris. Fischbacher, 1901.
- J. PROST. — *La Philosophie à l'Académie protestante de Saumur (1606-1685).* — Paris. Paulin et C^{ie}, 1907.
- Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.* — Paris, depuis 1853 : t. 1, 2, 4, 14, 18, 22, 27, 29, 34, 44, 48, 51, 56.

INTRODUCTION

Une des premières préoccupations des Réformés, dès qu'ils purent se grouper et s'organiser, fut de préparer les forces nouvelles de la Réforme, spécialement les pasteurs de l'avenir qui auraient à défendre leur foi personnelle, ainsi que celle de leurs troupeaux contre les attaques du catholicisme et des Jésuites. Les armes les meilleures dans ce combat devaient être l'instruction, la saine et forte culture intellectuelle et une connaissance approfondie des questions théologiques en particulier. Aussi dans chacun des foyers de la religion nouvelle, voit-on s'organiser des écoles, collèges ou universités. A Strasbourg, en 1538, c'est Sturm, qui fonde le célèbre gymnase où il devait expérimenter et faire triompher ses conceptions nouvelles, sur l'enseignement et la façon d'enseigner. Vingt ans après, en 1559, c'est Calvin lui-même qui organise à son tour, après avoir vu Sturm à l'œuvre, l'académie de Genève et en confie la direction à Théodore de Bèze. Et la première université protestante, portant le nom qui devait toutes les caractériser par la suite, ce nom de « académie », s'élevait ainsi dans une

cité à l'abri désormais des persécutions, offrant un modèle, mais aussi un refuge, aux Réformés de France : un modèle, quand, aux heures de paix et de liberté, pourrait se réaliser leur désir, à eux aussi, de créer des foyers de science et de piété dans leur propre patrie ; un refuge, au contraire hélas, quand ils auraient à traverser les terribles années de la Révocation et des dragonnades.

Peu après Calvin, nous voyons Claude Baduel suivre son exemple et organiser à Nîmes en 1561 une académie englobant peu à peu l'université et le collège qui y existaient déjà. De même, en 1560, s'était élevée, sous le patronat de Jeanne d'Albret, l'Académie d'Orthez ; et enfin, en 1579, le duc de Bouillon ouvrait celle de Sedan. Mais aucune des trois n'était pourtant, à proprement parler, une académie de tous les Réformés français à laquelle tous puissent véritablement s'intéresser. Celle de Nîmes, en effet, était encore alors une académie privée : elle appartenait seulement au conseil et au consistoire de cette ville, et ils avaient seuls les charges de son entretien. Orthez et Sedan, d'autre part, n'étaient pas des villes françaises, mais faisaient encore partie de petites principautés autonomes.

En réalité donc, ce qui avait été possible à Genève en 1559 ne le fut guère en France avant la promulgation de l'Edit de Nantes. Et c'est en 1596, seulement deux ans avant cette promulgation, que les Réformés réunis en synode national à Saumur, décidèrent d'exhorter toutes les provinces à travail-

ler toutes ensemble à l'établissement de deux académies, dont l'une à Saumur. Mais ils furent surtout aidés dans la réalisation de ce projet, par Duplessis-Mornay, dont le profond amour des âmes dans la liberté et le souci d'étendre toujours plus le règne de la vérité le poussaient aussi à créer une université protestante. A cet esprit large qui, « pour faire triompher sa foi, comptait moins sur les moyens brutaux de la guerre que sur la pénétration des âmes par l'enseignement, sur la puissance que peut avoir la vérité sur des intelligences qu'on a mises en état de la saisir ¹ », revient en effet la très noble initiative de l'établissement d'une académie protestante à Saumur et l'honneur d'avoir été le fondateur et le chef de la plus belle école en cette ville.

Nous avons voulu consacrer ce travail à l'étude de cette académie. Mais obligés de nous limiter, nous nous sommes bornés ici : 1° à donner, dans notre première partie, un aperçu historique de l'Ecole, nous y attachant surtout : à fixer la date de sa fondation, encore quelque peu incertaine ou contestée ; à esquisser son développement scientifique à mesure que son éclat grandissait ; enfin à suivre à travers les textes l'antipathie croissante de la cour, prenant plaisir, semble-t-il, à éteindre peu à peu la vive lumière de ce foyer, et à ruiner ainsi tant d'espérances. 2° à étudier dans une seconde partie les rap-

¹ Prost : *La Philosophie à l'académie protestante de Saumur...* p. 1.

ports de l'académie et des Eglises réformées; à chercher par ses statuts et son organisation son degré de dépendance vis-à-vis d'elles. Cette étude présentait en elle-même un intérêt suffisant pour nous y attacher tout spécialement; de plus, par bien des points, elle touche aux questions qui se posent aujourd'hui au sujet de l'avenir de nos facultés de théologie en France. L'actualité de ce travail en fait ainsi l'attrait, mais aussi l'utilité; car l'histoire, en nous initiant aux efforts et aux sacrifices du passé, nous apprend à mieux comprendre aussi nos devoirs actuels.

Nous n'avons donc pas eu ici l'intention ni la prétention de donner de l'Académie de Saumur au xvii^e siècle une étude complète. Si modeste et si insuffisant que soit ce travail, nous le sentons, qu'il nous soit cependant permis de l'offrir à nos maîtres de la faculté de théologie protestante de Paris, en hommage de respectueux dévouement et de profonde gratitude.

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU HISTORIQUE SUR L'ACADÉMIE DE SAUMUR (1604-1685).

CHAPITRE PREMIER

L'Académie de 1604-1620. — Ses origines et sa fondation.

De bonne heure, la Réforme s'était introduite à Saumur : les disputes continuelles des deux abbayes de Saint-Florent et de Fontevault, ¹ et leur lourde tyrannie sur la population d'alors, ne firent que lui préparer favorablement le terrain. Les premières manifestations de la révolution religieuse furent même très violentes : des iconoclastes brisèrent les autels, renversèrent les images et pillèrent les églises de Saumur et des environs ². « Tous les Saumurois amateurs de nouveauté, couraient en foule entendre

¹ Cf. *Bourchenin. Les académies protestantes*, p. 137.

² Cf. *Bibl. N^o. Collection dom d'Huisseau 18^e Portefeuille*, p. 143 et 144.

les prédicateurs huguenots ¹ ». Aussi, dès 1565, la Réforme a pour ainsi dire conquis son droit de cité. En 1570, l'Edit de Saint-Germain compte Saumur parmi les places de sûreté des Huguenots, concession très importante pour eux, car Saumur commandait un passage sur la Loire, et formait le trait d'union, en quelque sorte, entre la province d'Anjou et celles du Poitou et de la Saintonge, centres principaux du mouvement réformé dans l'ouest de la France. En 1588 enfin, Duplessis-Mornay obtenait d'Henri IV, en récompense de son dévouement au prince, la charge de gouverneur de cette ville.

Pendant quelques années, les nouveaux convertis se réunirent pour célébrer leur culte dans une salle du château qu'habitait Duplessis. Mais, « en 1590, pendant un voyage du gouverneur, sa femme commença à faire bastir un temple pour l'exercice public de la religion à Saumur, duquel elle accepta la place et fit la dépense » ². Et deux ans

¹ Cf. *Bibl. N^o. Collection dom d'Huisseau 18^e Portefeuille*, p. 143.

² Cf. *A. N. les T. T. 266, liasse II, page 4* : Pièce intitulée : *procès-verbal du partage d'avis sur le fait de l'exercice de la R. P. R. intervenu le 24 mars 1670 entre J. B. Voysin et Henri de Soucelles, commissaires du roi*. Cf. aussi : *Mémoires de M^{me} de Mornay* : t. I, p. 248 : « Arrivé à Saumur, il (D. Mornay) eust grand contentement de voir le temple commencé et fort avancé en son absence par la diligence que j'y mis, et sans qu'il en coustat un denier à l'Eglise, car il avait été contrainct, pour les fortifications du chasteau, d'abattre un lieu où on voulait faire le presche, nommé la Fourrière, et de louer à ung escu et demy pour presche, le jeu de Paume

après ¹, à son retour, il trouva le temple construit; mais la donation au consistoire de Saumur ne devait en être faite qu'en 1601 au moment où Duplessis partait pour la Gascogne : « donation de laquelle, écrit Madame de Mornay ², l'instrument est en nos papiers. »

C'est pendant ce séjour de huit mois ou environ de Duplessis auprès du roi Henri IV, que lui vint aussi l'idée d'établir une académie à Saumur. Le roi lui fit part, en effet, d'un projet : il voulait convoquer une conférence sur les différends de la religion, où toutes les parties seraient entendues ³. Le roi pensait déjà préparer par là sa conversion au catholicisme, son « saut périlleux » selon son propre mot.

Bien que Duplessis vît avec tristesse se dessiner cet événement prochain de la vie du maître qu'il servait avec tant de dévouement, il ne repoussa pas cependant le projet que lui soumettait Henri IV.

Saisissant au contraire cette occasion et ce prétexte, « il fit donc trouver bon à Sa Majesté qu'il

de la ville, pendant qu'on en bastiroit un en une place proche de la Porte du Bourg, qu'il acheta exprès »..... « Il est à noter, ajoute-t-elle, que cela ne pleut pas à ses ennemis, car ils s'estoient toujours attendu qu'il se jetteroit en quelqu'un des lieux destinez au service de l'Eglise Romaine dont il adviendrait de la plainte et du scandale, sans prendre la patience et entreprendre les frais d'en bastir un tout neuf. »

¹ La date de 1592 est donnée dans la même pièce : A. N. TT. 266. II. 4.

² Cf. *Mém. de M^{me} de Mornay*, t. II, p. 25.

³ Cf. *id.* *id.* t. I, p. 243.

« assemblast à Saumur jusques à une douzaine des
« plus doctes et excellents ministres ou docteurs de
« la religion réformée qui fussent en France, aux-
« quels il administrerait moiens, logis et commodi-
« tez, et surtout des meilleurs livres pour se prépa-
« rer de bonne heure à cette conférence à laquelle
« premier que partir, il communiqua tant de bouche
« que par lettres avec plusieurs d'iceux qui l'approu-
« vaient extrêmement » ¹.

¹ Cf. *Mémoires de M^{mo} de Mornay*, t. I, p. 243.

On nous permettra de retranscrire ici la suite de cette citation : car ce passage montre l'intérêt et l'ardeur qu'apportait Duplessis à cette cause : « Son intention, continue M^{mo} de Mornay, était de leur rafraîchir la lecture des anciens, mesmes des scholastiques, et que chacun en prist sa part à lire; qu'en les lisant chacun rapportast, sur chaque point controversé, ce qu'il trouverait es auteurs qui venaient en sa part et en fit extrait; que puis après chacun d'eux se préparast principalement sur un certain poinct, et surtout y remarquast en iceluy, par ce qui résultoit du recueil et observation de tous, la pureté de la doctrine, jusques à quel aage elle avait duré, par qui et quand et comment, l'abuz y avait glissé, comment du depuis il s'y seroit nourry, accru, augmenté; les oppositions et interpellations qui avoient esté faictes, soit à sa naissance, soit à son accroissement; et estant tout certain que la pluspart des abuzés, principalement des grandz qui combattent la pureté de la religion, vient d'une invétérée ignorance pour laquelle ils croient que l'Eglise a toujours esté telle qu'ilz la voyent en la Papauté, et partout qu'elle n'a besoin de réformation et ne doit subir de changement ». *Mém. de M^{mo} de Mornay*, t. 1, p. 244.

On pourrait dire que c'est le résumé du programme de la Réforme et des Réformateurs d'alors. On ne peut aussi qu'être très vivement frappé de la haute culture, surtout historique et scientifique, de Duplessis-Mornay, homme

Mornay n'avait par là d'autre but que « l'avancement de la vraie religion et l'affermissement de l'Estat par des voies deues et légitimes »¹. Mais ce projet ne se réalisa pas. Henri IV, auquel Duplessis disait « qu'il se devait représenter... que Dieu requéroit de luy comme d'un Josias ou d'un Constantin, la réunion de l'Eglise »², occupé des affaires de la guerre, ne poursuivit pas son idée. Duplessis Mornay, au contraire, exhuma de ces cendres l'idée d'une académie; dans sa forme, le projet différait, mais au fond, l'idée d'une académie sortait logiquement de cette intention de réunir quelques savants pour se préparer à cette sorte de concile. Aussi « particulièrement pour l'instruction de la jeunesse et surtout de la noblesse de la Religion, il mit en avant de dresser une académie à Saumur, composée de gens doctes nécessaires et douée de revenu suffisant, dont il proposerait les expédients au Roy »³. Et cette idée fut favorablement accueillie par Henri IV. En 1593, en effet, dans un voyage à Saumur, « il loua particulièrement le bastiment du temple et octroya lettres d'érection pour un collège à Saumur, garny de professeurs ès trois langues et ès arts et sciences, promettant de pourveoir, quand

d'épée, mais aussi grand écrivain et théologien pour son temps. Pour toutes ces raisons, sans doute, on l'appelait « le pape des huguenots ».

¹ Cf. *Mém. de M^{me} de Mornay*, I, p. 243.

² *id.* *id.* I, p. 245.

³ *id.* *id.* I, p. 246.

la nécessité de ses affaires le permettroit, au bastiment et entretenement d'iceluy »¹.

L'Académie fut-elle établie aussitôt ? Quelques historiens l'ont pensé². Mais il ressort clairement, nous semble-t-il, des documents que nous avons pu consulter, que la date doit en être repoussée beaucoup plus tard.

En 1596, le synode de Saumur décide d'établir des collèges dans chaque province et deux académies au moins dans toute la France. Mais, dès à présent, il juge, nous est-il dit³, cette ville de Saumur propre à y dresser un collège et, « quand Dieu en donnera

¹ Cf. *Mém. de M^{me} de Mornay*, I, p. 257.

Ce témoignage de M^{me} de Mornay est contrôlé, pour ainsi dire, par un second témoignage : C'est une pièce des A. N^{les}. TT. 266. II, p 21. Elle donne en effet la liste des lettres patentes apportées par lesdits de la R. P. R. pour justifier en 1684, au moment où se préparait la révocation de l'Edit de Nantes, la possession et l'érection de leur Académie : « Le 18 décembre 1684, rapporte ce document, ils (lesdits de la R. P. R.) ont fait une production nouvelle de six pièces : La 1^{re}.... représente des lettres patentes *en original* données à Tours au mois de mars 1593 et accordée par Henri IV au sieur Duplessis.... qui porte que, Henri IV, voulant donner moyen au sieur Duplessis d'effectuer la bonne et louable intention qu'il avait de faire instruire la jeunesse à Saumur, lui permet de pouvoir ériger, construire et bastir un collège dans ladite ville. Et le dresser pour ladite institution, voulant qu'il soit composé de 5 classes pourvues de bons régents et de 5 professeurs, scavoir pour trois langues et deux pour la Philosophie et Mathématiques ».

² Marchegay, Port.

³ Cf. *Aymon : Tous les Synodes nationaux...* La Haye 1710. I. p. 197.

le moien, une académie ». Ni l'un ni l'autre, ni l'académie, ni le collège¹ ne sont donc établis à cette époque². Deux ans plus tard, à Montpellier, les réformés, réunis en synode national, décident que 3.333 écus 11/3, pris sur les deniers octroyés par le roi, pour l'entretien de leurs Eglises, seront employés à l'entretien des deux universités dont l'une « sera » à Saumur et l'autre à Montauban³. Le Synode de Gergeau de 1601 émet le même vœu que celui de Montpellier. Il semblerait que rien ne s'est réalisé depuis celui-ci. Un pas cependant a été fait : du moins, telle est notre conviction d'après les textes : A cette époque-là, le collège de Saumur existait, sans organisation bien déterminée peut-être, mais on y enseignait déjà. Pour émettre cette opinion, nous nous basons sur le témoignage qu'en donne M^{me} de Mornay dans ses *Mémoires*⁴. Elle y regrette la mort prématurée des MM. Vincent, en avril 1599, et Félix du Tronchay, dit de la Noüe,

¹ Il faut, en effet, distinguer collège et Académie, comme aujourd'hui lycée et université. Toute académie avait un collège, mais tout collège n'était pas nécessairement rattaché à une académie. Bien souvent, il est vrai, les deux termes ont été employés l'un pour l'autre.

² M. Nicolas donne, au contraire, cette date. *Bulletin*, t. IV, p. 582.

³ Cf. Aymon, I, p. 225. — Cf. aussi *Bulletin*, t. 18, p. 470. Dans une lettre du 6 juin 1598, adressée à Duplessis-Mornay, on lit : « Quant à ce que desirés de nostre dite compagnie pour ayder à dresser une bonne université en la ville de Saumur, elle (la Compagnie du Synode) y a donné ordre le mieulx qu'il luy a été possible.

⁴ *Mém.* de M^{me} de Mornay, II, p. 24 et 25.

en novembre 1600, tous les deux pasteurs à Saumur au début de la Réforme en cette ville. « Nostre collège particulièrement, écrit-elle, fit notable perte en monsieur de la Noüe qui en avait grand soin et en un besoin s'offroit d'y faire une leçon grecque ». Il nous semble impossible maintenant de douter de l'existence du collège de Saumur avant, par conséquent, novembre 1600. Nous fixerions donc en 1599 la date de la fondation du collège, mais du collège seulement et non de l'académie toute entière.

Pendant quelques années, il n'y eut des cours qu'au collège. Mais, en 1604, deux corps de logis, près de la maison de ville, sont achetés « pour bas-tir le collège ¹ » et ils constituèrent désormais le local qu'a toujours occupé l'Académie, depuis sa fondation jusqu'au moment où la Révocation de l'Edit de Nantes devait l'arracher des mains des Réformés. Ce local était contigu à l'hôtel de ville et sa façade s'ouvrait sur la rue Saint-Jean, à peu près vis-à-vis de la rue de l'Ancienne-Messagerie ². On ne fit évidemment pas cet achat seulement pour le collège : ce terme, ici, doit être pris dans le sens d'académie ;

¹ Bibl. d'Angers, 873, in-folio, pièce 68, p. 11, dans un document intitulé : *Contredits de la Production soumis par le syndic du clergé d'Angers, demandeur contre les protestants de Saumur à MM. Voisin de la Noraye et Henri de Soucelles, commissaires nommés par le roy pour connoistre des contraventions aux édits de pacification*, cité d'après Prost., *op. cit.*, p. 4.

² Cf. Dumont, *op. cit.*, p. 13.

nous pouvons dire que, dès 1604, l'académie est fondée¹.

Le 13 octobre 1606, Duplessis-Mornay, qui voyait sans doute avec joie s'élever peu à peu cette institution pour laquelle il travaillait inlassablement depuis longtemps, écrivit à M. le duc de Bouillon : « Hier, nous *desdismes* ici notre Académie qui s'en va fleurir, accomplie désormais de toutes pièces nécessaires². » Deux lettres écrites au commencement de 1607 à « Messieurs du synode national de la Rochelle³ » expriment bien cette joie de Duplessis-Mornay.

¹ Outre le document cité plus haut de la Bibl. d'Angers, deux autres témoignages nous confirment dans cette opinion : 1^o A. N^{les} TT. 266, II, p. 4, on lit ceci : « L'académie que lesdits de la R. P. R. ont établie dans la ville de Saumur *en l'année 1604*, comme il paraît par le contract de vente du logis où elle est tenue... » 2^o Benoit : *Histoire de l'Edit de Nantes*, Delft 1695, donne également cette date, t. V, livre 22, p. 782 : « Pour l'Académie, elle avait été établie en 1604 ». Cf. aussi *Bullet. du Prot.*, t. 29, p. 247.

² Cf. *Mémoires et Correspondance de Duplessis-Mornay*, 1824, t. 10, p. 184.

³ Cf. *Mémoires et Correspondance de Duplessis-Mornay*. 1^o *Lettre de M. Duplessis à messieurs du synode national des Eglises de France, tenu à La Rochelle du 22 febvrier 1607*, t. 10, p. 197 ; 2^o *Lettre adressée plus spécialement à MM. les pasteurs assemblés en synode national à la Rochelle, du 25 mars 1607*, t. 10, p. 200. — Bien que la première de ces lettres ait été déjà souvent citée (Bourchenin, p. 146, et Prost, p. 4), on nous permettra de la citer également ici, tant elle nous paraît indispensable pour déterminer la situation exacte de l'académie naissante : « Messieurs, vous entendrés, s'il vous plaist, par MM. les pasteurs, députés de nostre province

La question financière seule le préoccupe encore. Mais au bout de peu de temps l'académie fut très fréquentée. Elle acquit une renommée dans toute l'Europe ¹. Les plus habiles professeurs briguerent l'honneur d'y obtenir une chaire ², et des étudiants de très riches familles accoururent à leurs cours. Les tristes et pénibles moments du début semblent avoir pris fin : une ère de prospérité relative com-

d'Anjou, et, particulièrement par M. Bérand (à présent recteur de notre académie, ajoute la deuxième lettre), l'état de nostre académie de Saumur, tel à la vérité, que s'il vous plaist y donner le faiste comme vous avez le fondement et l'eslévation, il est à espérer que bientost toutes nos Eglises en recevront de l'édification et du contentement ; car oultre ce que déjà, pour la bonne réputation où elle est, les escholiers y abordent de toutes parts, nous y avons ce bonheur particulier que, dès ce commencement, il y a nombre d'escholiers en théologie, et s'y en rend tous les jours ; tellement que, pour peu que vous vous résolvies d'estendre vostre libérale main à ce qu'on leur puisse donner plus d'exercice en ce qui est de la philosophie et de la théologie, vous l'aurez en peu de temps rendue célèbre et accomplie. Je ne m'estendrai point, Messieurs, à vous dire les fruicts qui, par la bénédiction de Dieu, en réussiront, que vous scaurés assés considérer : seulement je vous supplierai de parfaire l'œuvre que vous avés si heureusement commencée pour le bien et la propagation de nos Eglises, dont particulièrement je me sentirai obligé, tenant à spéciale bénédiction d'avoir, puisqu'il a pleu à Dieu, ung si précieux thrésor déposé par devers moi, à la conservation duquel j'apporterai, tant que je vivrai, tout ce que Dieu aura mis en moi »

¹ Cf. *Mém. et corr. de D. Mornay*, t. 12, p. 448. *Lettre de messieurs de Berne*.

² Cf. *Bodin. Recherches historiques sur Saumur*, t. II, p. 153 ; cf. aussi *Bourchenin*, p. 146.

mence ; aussi en 1611 Duplessis « se réjouit de la bonne soubvenance » qu'il peut envoyer « de la part du povre Saulmur ¹ », à M. Diodaty pour venir en aide à l'académie de Genève.

Une chose cependant manquait encore : il fallait avoir la preuve certaine de l'approbation du roi. Aussi comprend-on la légitimité de ce vœu qu'émissent, dans leur Assemblée de Saumur, les députés des Eglises de France : Ils suppliaient Sa Majesté... « que conformément à la réponse faicte au cahier respondeu au mois de mars 1602, il lui plaise accorder aulx académies de Saulmur et Montauban les mêmes immunités, privilèges et prerogatives dont jouissent les aultres académies de ce royaulme ² ». Louis XIII y répondit par l'arrêté du 13 juillet 1611 qui décernait à l'académie de Saumur le titre « d'académie royale » et accordait « aux collèges protestants les mesmes privilèges dont les autres collèges approuvés en ce royaume jouissent ³ ».

¹ Cf. *Mém. et corr. de D.-M.*, t. 11, p. 296.

² Cf. *Mém. et corr. de D. M.*, art. 19 du cahier de l'Assemblée de Saumur, en 1611, t. 11, p. 236.

³ *Manuscrit 873 : pièce 68. Bib. d'Angers* (cité d'après J. Prost, p. 6). Allusion est faite à cet édit que l'on voulut contester plus tard : A. N., TT. 266. II, p. 4 : « Ils (les dits de la R.P.R.), rapporte ce document, ont supposé, à Sa Majesté par le cahier de 1602, auquel celui de 1611 est relatif, que l'érection de certaines universités et collèges leur avait été accordée ; et par le cahier de 1611 qui se réfère à celui de 1602, ils ont supposé à Sa Majesté que celle de Saumur était de ce nombre et ont demandé les privilèges dont jouissent les autres collèges. La responce, porte l'Edit, le permet,

Désormais l'Académie ne fit que se développer. En 1614 le Synode de Tonneins augmente la subvention de 600 livres par an « pour rendre son collège plus accompli et le fournir de tous les régens et professeurs nécessaires ¹ ». Des professeurs distingués et dont les noms étaient connus non seulement en France, mais en Hollande, en Ecosse, en Suisse, se rendent à l'appel du Conseil académique : *Gomar*, le grand théologien de la Faculté de Leyde, arrive à Saumur en 1615 ; après lui, *Duplessis-Mornay* appelle le pasteur de Bordeaux, *Cameron*, dont l'enseignement plus large devait aiguiller aussi la pensée de ses successeurs à la chaire de théologie, et déterminer en France le grand débat sur l'universalité du salut.

Enfin en 1620 une dernière pierre venait, semblait-il, couronner l'édifice. Le Synode d'Alais rédigea un modèle d'organisation pour toutes les Académies protestantes, afin de les relier toutes aux Églises de la Réforme. La même année (1620), le Conseil académique inscrivait dans ses « Registres » les divers articles acceptés au Synode d'Alais ; il se les appropriait en les modifiant seulement dans quelques détails spéciaux. Cette organisation était nécessaire non seulement comme règlement intérieur de l'Aca-

et d'établir des collèges ez lieu où ils ont l'exercice, auxquels Sa Majesté attribue les mesmes privilèges dont jouissent les autres collèges approuvés en ce royaume ».

Cf. aussi *Benoît. Hist. de l'Edit de Nantes*, t. II, p. 14.

¹ Cf. *Aymon* II. 35.

démie, mais pour déterminer les liens qui la rattachaient aux Églises de France.

Avant de passer à l'examen de cette organisation, nous terminerons dans un second chapitre notre aperçu historique sur l'Académie, de 1620, date à laquelle elle est complètement organisée, jusqu'à sa suppression par l'Edit de janvier 1685. Dans ce second chapitre nous n'avons nullement l'intention de retracer en détail l'histoire complète de cette période : une pareille étude dépasserait de beaucoup le cadre que nous nous sommes fixé. Nous nous bornerons plutôt à retracer brièvement ici les étapes de son développement scientifique, élevant notre école au-dessus de toutes les Académies protestantes de France au xvii^e siècle, et à épinglez quelques faits qui montreront l'animosité croissante de la cour à l'égard de notre académie et marqueront l'acheminement progressif, mais certain, à la décision fatale de l'année 1685.

CHAPITRE II

L'Académie de 1620-1685. — Importance de son enseignement. — Les débats avec l'autorité royale et sa suppression.

Un triste événement est au début de cette période. C'est la destitution si profondément injuste de Duplessis-Mornay comme gouverneur de Saumur en 1621 : Louis XIII marchant contre les huguenots qui avaient décrété la guerre à l'Assemblée de la Rochelle (10 mai 1621) s'arrêta, à Saumur ; il se fit ouvrir les portes du château, puis envoya en exil Duplessis dans sa maison de Poitou à la Forêt-sur-Sèvre, et installa à sa place le comte de Sault avec une garnison catholique. Le départ si imprévu du fondateur et protecteur de l'Académie répandit aussitôt parmi les professeurs et élèves un grand émoi. Une véritable panique s'empara d'eux et beaucoup s'exilèrent, en particulier Cappel et Cameron. « Et c'est ainsi, écrit dans une belle page Eugène Poitou ¹, que cet homme du plus pur désintéressement, exempt d'ambition, aussi peu avide de pou-

¹ *Revue de l'Anjou*. 1854. Article de Eugène Poitou, juge au tribunal civil d'Angers, sur : Duplessis-Mornay, p. 323.

voir que d'argent, qui n'avait travaillé, combattu, écrit durant cinquante ans que pour sa foi et son roi, mourut pauvre, calomnié, méconnu même des siens, dépouillé par le fils même de celui qu'il avait contribué à porter au trône. Ainsi rien ne devait manquer à cette glorieuse vie, pas même cette couronne d'épines que l'ingratitude n'oublie guère de mettre sur la tête des plus grands hommes. » Son sépulcre en 1685 ne fut pas même respecté et « ceux de la R. P. R. » se plaignirent « des violences et des inhumanités » commises sur ce sépulcre. On osa en effet ôter les corps des cercueils de plomb et jeter les cendres au vent. « Le peuple viola par là ce qu'il y a de plus sacré » conclut le document ¹ auquel nous empruntons ces faits.

Mais une paix relative règne de nouveau en 1626 à l'Académie. Et la grande période, la plus florissante de l'université, s'ouvre par l'arrivée de Moïse Amyraut et Louis Cappel à la chaire de théologie. Avec eux se précise de plus en plus la tendance théologique de l'Ecole de Saumur : tendance révélant la grande indépendance d'esprit des théologiens de cette école, mais aussi leur parfaite loyauté scientifique. *Cappel* se livra surtout à l'étude de l'Ancien Testament et de la langue sacrée ; et contribua par plusieurs et savants ouvrages à préparer les méthodes critiques modernes. En effet, avançant de beaucoup son siècle « il substitua le fait

¹ A. N. TT. 266. II, p. 22.

au préjugé dogmatique, la méthode d'observation à l'a priori¹ ». Sa *Critiqua Sacra* reste un monument scientifique et permet de justifier pleinement l'appréciation de Renan disant de Cappel et de Richard Simon « que sans l'opposition systématique des théologiens de l'époque, tant catholiques que protestants, ils auraient tous les deux, au xviii^e siècle, enlevé à l'Allemagne la gloire d'avoir trouvé la véritable exégèse biblique² ».

Plus grande encore fut l'influence d'Amyraut sur la pensée d'alors. Lui aussi, par son indépendance de pensée et la nouveauté de son système théologique, contribua à faire sortir de l'ornière de la tradition les jeunes esprits qui lui étaient confiés. Avec Cameron en effet, le public académique avait déjà assisté à une tentative d'émancipation de la doctrine prédestinatienne fixée au Synode de Dordrecht. Pénétré des idées de son maître, Amyraut revendiqua avec moins de timidité que son prédécesseur et eut le courage d'affirmer les droits de la liberté morale dans la conversion de l'homme : à la base de son système le grand théologien de Saumur plaça l'universalité de la grâce, portant ainsi un coup fatal au dogme trop rigide et trop absolu de Calvin sur la Prédestination. Mais, il est vrai, ne pouvant se tenir complètement sur ces positions avancées, il dut revenir au

¹ Viguié. *Encycl. Lichtenberger* 1877, t. II, p. 627.

² Cité d'après Dumont. *Op. cit.*, p. 68.

particularisme et le mêler avec son universalisme : une condition fut mise au salut universel voulu de Dieu : la foi au Christ Rédempteur ; de là le nom d'*Universalisme hypothétique*, donné au système d'Anyraut.

Deux autres professeurs en théologie contribuèrent encore, pendant cette période, au développement de notre Académie : *Isaac d'Huisseau* et *Josué de La Place*. Le premier professeur de 1630 à 1660, est l'auteur de l'ouvrage qui devait déchaîner toute l'ardeur violente du grand polémiste Jurieu : *La Réunion du Christianisme*¹ ; il s'y montrait complètement affranchi du joug doctrinal du calvinisme et partisan résolu d'une union de tous les chrétiens, même au prix de certaines concessions doctrinales. Le second (1631-1655) était également un esprit large et indépendant : il attaqua dans une série de thèses²

¹ Le titre complet de l'ouvrage est : *La Réunion du Christianisme ou la manière de rejoindre tous les chrétiens sous une seule confession de foy*. Saumur 1670 in-12. Après l'attaque de Jurieu, d'Huisseau répliqua et renforça sa thèse par de nouveaux arguments dans sa *Réponse au livre intitulé : Examen du livre de la Réunion du Christianisme*. Paris 1671, in-8. Avant ces deux ouvrages il avait aussi publié celui plus connu : *La discipline des Eglises réformées de France, avec un recueil des observations et questions sur la plupart des articles d'icelle. tiré des actes des Synodes nationaux*. Paris 1676, in-4, paru en nouvelle et dernière édition, revue et corrigée et beaucoup amplifiée. Genève, 1666.

² *De statu Adami ante lapsum, de lapsu Adami de statu hominis lapsi ante gratiam*. La doctrine de de La Place se trouve aussi exprimée dans le recueil : *Syntagma thesium theologicarum in academia salmuriensi variis temporibus disputatarum*.

la partie du dogme calviniste traitant plus spécialement de l'imputation du péché d'Adam. Sa pensée était que le péché d'Adam ne doit être imputé à chacun que d'une manière indirecte ; Dieu ne rend pas chacun de nous directement responsable de la faute d'Adam.

Cette doctrine fut condamnée au Synode de Charonton (1644), malgré plusieurs députations du Conseil académique, et attaquée surtout par André Rivet. La réponse de J. de La Place à ses condamnations ne parut qu'après sa mort (1665) : elle a pour titre : *De imputatione primi peccati Adami Josuæ Placæi disputatio*, Salmurii.

A côté de ces professeurs en théologie, les noms des deux professeurs en philosophie, *Jean-Baptiste Druet* et *Isaac Hugues*, sont également à citer. L'un et l'autre sont encore des disciples d'Aristotē. De J. B. Druet, on possède encore des manuscrits ¹ ; quant aux ouvrages de Hugues, les plus connus sont : *le Traité astronomique* et *son Ethique* ². Ils ne contribuèrent, par leur enseignement, qu'à maintenir l'Académie dans un traditionnalisme étroit.

sub præsidio Lud. Capelli, Moses Amyraldi, Josuæ Placæi, Salm. 1660, in-4

Toutes les œuvres de de La Place ont été réunies en 1699 et 1703 : *Opera omnia in unum corpus collecta*, édit. novissima, in-4°.

¹ Biblioth. municipale de Poitiers. V. Prost, p. 55, l'énumération de ces manuscrits.

² V. également Prost, p. 59 le titre complet de l'ouvrage ainsi que l'étude approfondie de leur philosophie, p. 55-68.

Mais *Jean-Robert Chouet*, de 1664 à 1669, devait être, au contraire, le rénovateur de la philosophie à Saumur ; avec lui, s'introduisit, en effet, le cartésianisme. Il gagna rapidement les sympathies de tous les esprits distingués qui l'entouraient et, par là, exerça une profonde influence : d'abord en philosophie, dont il changea complètement les méthodes ; puis dans la théologie, où la méthode cartésienne eut aussi sa répercussion. Bientôt les étudiants affichaient, rapporte-t-on, comme maxime, « qu'un habile homme doit examiner sans préjugé et sans aucune passion toutes les Religions, afin de juger lui-même, indépendamment de l'autorité de qui que ce soit, quelle est la meilleure ¹ ». Et Chouet lui-même ne se dispensait pas de l'appliquer à la théologie ; il voulait que l'on délimitât le domaine de la religion et de la philosophie, de la théologie et de la science. Par exemple, « pour toutes les questions qui regardent la nature, il ne doit jamais être fait appel, selon lui, qu'à la raison ; la Bible n'a pas à intervenir. Comme il s'agit pour elle de faire des hommes pieux, tout entiers à la préparation de leur salut, et non des physiciens ou des astronomes, elle est tenue de prendre le langage usuel, de s'accommoder à l'intelligence des foules ; elle décrit les choses telles qu'elles apparaissent à nos yeux, non telles qu'elles sont en réalité ² ». Il dépassait ainsi de beau-

¹ Cf. Prost, p. 100.

² Id. p. 92. Toute la thèse de doctorat de M. Prost, et particulièrement son chapitre sur « Le cartésianisme à Saumur »

coup son siècle : la théologie moderne seulement est arrivée à mettre ces faits parfaitement en lumière ¹. Cette influence cartésienne est tout spécialement remarquable sur d'Huisseau ², dont nous avons déjà parlé, et sur Pajon ³, le dernier des grands théologiens de l'Académie.

La figure de *Claude Pajon* est en effet la dernière que nous ayons à évoquer ici dans ce court aperçu historique, où nous ne pouvons tirer des ténèbres du passé que les grands noms de ceux qui illustrèrent le plus l'Académie ; Pajon est le seul dont l'éclat ait illuminé cette période de déclin qui commence maintenant pour notre Ecole après la mort d'Amyraut en 1664. Mais il est bien le digne successeur de ceux qui l'avaient précédé à la chaire de théologie : il y continue encore le mouvement généreux des Cameron, des Amyraut, des Cappel, revendiquant pour l'homme une plus large part de responsabilité et cherchant à secouer les chaînes d'un fatalisme trop exclusif : mais dans ce mouvement, à travers chacun des systèmes qu'ils représentent ces noms, un venin s'était glissé, presque imperceptible d'abord chez Cameron, plus accentué déjà chez Amyraut et Cappel ;

sont d'un grand intérêt. C'est à lui que nous empruntons ces quelques données sur la Philosophie à l'Académie de Saurmur.

¹ Cf. Eug. Ménégoz : *Une triple distinction théologique : observations sur le rapport de la foi religieuse avec la science, l'histoire et la philosophie*. Paris, Fischbacher, 1907.

² Cf. Prost, p. 99.

³ Cf. id., p. 98.

il devait se répandre enfin dans toutes les fibres du système de leur successeur à l'Académie, dans le pajonisme. Ce ferment, qui devait être dans la suite la cause de tant de crises et de doutes, est la tendance intellectualiste de leur théologie : de plus en plus, on voit la foi s'identifier pour eux avec la croyance. Et Pajon écrit à son tour que « la foy n'est autre chose que la connaissance de Jésus-Christ, et la connaissance de Jésus-Christ, rien autre chose que l'image et l'idée que nous avons reçues en nos âmes ¹ ». En somme, il fait de la connaissance (γνωσις) le pivot de son système, et c'est en même temps son originalité.

Pour Pajon, l'action du Saint Esprit et celle de la Parole se confondent, de sorte que la *connaissance de la Parole de Dieu* est la condition nécessaire et suffisante de la conversion. Une telle conception ne pouvait s'accorder avec celle des partisans de la prédestination ou de l'irrésistibilité de la grâce. Et cependant elle n'avait pu naître que dans des esprits persuadés de la valeur absolue de l'Écriture sainte, et par là, elle devait avoir pour conséquence de développer la croyance à l'inspiration littérale de la Bible. D'hétérodoxe qu'il était à son origine, ce système devait fournir un apport à l'orthodoxie du

¹ *Sermon sur ces mots de la II^e Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. III, v. 17 : « Or le Seigneur est cet Esprit-là, et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. »* Prononcé à Saumur, le Synode y tenant, le troisième de may 1665, par Claude Pajon. A. Saumur, chez Desbordes, 1666. 48 p. in-12.

siècle suivant, attaquée à son tour par le Piétisme et la critique biblique. Mais pour apprécier à sa juste valeur un système, il faut se replacer à l'époque où son auteur l'a conçu : et, dans son cadre historique, le pajonisme nous apparaît comme la tentative généreuse d'une personnalité consciente des responsabilités de l'homme devant Dieu, et résolue à faire un pas de plus elle aussi dans la voie de l'indépendance théologique. Avoir tracé cette voie, en l'éclairant chacun de leur lumière personnelle, telle est la gloire des trois grands théologiens de Saumur, Cameron, Amyraut et Pajon. L'esprit de liberté et de loyauté scientifique qui les unissait est donc justement resté l'esprit caractéristique de l'Ecole de Saumur.

Après avoir été ainsi le foyer d'une effervescence remarquable de la pensée théologique, notre académie, en perdant Pajon, devait de plus en plus descendre dans l'ombre, ruinée peu à peu, malgré toute sa sève et son désir de vivre, par les coups répétés, les tracasseries continuelles des agents du roi. Déjà en 1631, il avait fallu faire face à la nouvelle situation que lui imposait la suppression de la subvention de la maison royale, fait qui eut son importance dans l'histoire de notre école, parce qu'il la rapprochait des Eglises réformées et la rendait plus dépendante de celles-ci¹. Heureusement les églises surent faire les sacrifices nécessaires et le

¹ V. plus loin. Deuxième partie, ch. IV.

développement de l'Académie n'en fut pas entravé. Mais à partir de 1666 les difficultés ne font que s'accumuler avec l'antipathie croissante de la cour. De plus en plus le recrutement des professeurs devient difficile : la sécurité matérielle et même professionnelle manquait. En 1666, en effet, une défense, heureusement sans suite, n'avait-elle pas été faite de tenir des Académies ? — D'autre part, les responsabilités du recteur et du conseil académique augmentaient chaque année : ne pas aller à l'encontre de la volonté extrêmement susceptible ou capricieuse du roi devenait presque chose impossible. En 1667, l'académie est obligée de chômer tous les jours de fêtes catholiques : c'est un trouble dans les études. Aussi « le conseil extraordinaire, qui voyait avec douleur que cela emportait aux escoliers beaucoup de temps, eux qui n'en perdaient déjà que trop » dut prendre ses mesures « pour réparer cette perte¹ » : on fit afficher dans toutes les classes le catalogue des fêtes imposées et leur date; et on décida « que lorsque deux fêtes se rencontreraient en une mesme semaine, par exemple, à Noël et à la Pentecôte, on ferait compensation de l'une de ces deux festes avec le mercredi ou le samedi² » dont les après-midi étaient libres d'après les règlements antérieurs de l'Académie.

S'attaquer aux études ne suffisait pas, il fallait encore atteindre les professeurs eux-mêmes. Beau-

¹ Pap. et Reg. de l'Acad.. . Séance du 4 janvier 1668, p. 214.

² Pap. et Reg. de l'Acad.. . Séance du 4 janvier 1668, p. 214

coup de ceux-ci, plus encore à Saumur que dans les autres académies, étaient étrangers. Parmi eux, plusieurs sont restés célèbres dans l'histoire du protestantisme¹. En 1669 la correspondance de Chouet montre son inquiétude : le conseil académique venait d'être appelé à comparaître devant l'intendant de la province pour justifier l'emploi de ces professeurs étrangers. Les craintes du savant professeur devaient, hélas ! se réaliser, car en 1671 paraissait un arrêt d'expulsion contre ces mêmes professeurs.

Entre temps, en 1670, une enquête avait été faite sur les ordres du roi, par Jean-Baptiste Voisin, commissaire du Roi en ses conseils et Maître des requêtes en province de Touraine, Anjou et Maine : il devait rechercher les droits et les titres des Réformés de posséder à Saumur un temple et une académie. Les résultats de l'enquête sont conservés dans un rapport, déjà cité, des Archives Nationales². On y trouve, longuement exposés, des motifs invoqués par le commissaire catholique pour la suppression du temple et de l'Académie ; ceux au contraire du commissaire Henri de Soucelles, défendant les intérêts des protestants. Cette pièce est datée du 24 mars 1670 : non seulement elle est curieuse, mais d'un grand intérêt parce qu'elle détermina plus tard les arrêts du 8 janvier 1685, décrétant la sup-

¹ Gomar, Cameron, Duncan, Guedde, Craig, J. Robert Chouet, etc.

² A. N. TT. 266, II, 4.

pression de l'Académie¹, et celui du 15 janvier² de la même année, interdisant l'exercice de la Religion réformée à Saumur. Chacun de ces arrêts commence en effet par ces mots : « Veu par le Roy, étant en son conseil, le procès-verbal de partage survenu le 24 mars 1670 entre le sieur Voisin.... et le sieur de Soucelles... etc... »

Dès 1670, par conséquent, l'intention de la cour est nette : « La fondation de l'Académie n'ayant pas été autorisée par des Lettres patentes, elle serait supprimée ; de même l'exercice du culte, établi par Duplessis pour sa commodité personnelle, ne serait plus accordé ; car la cause ayant cessé, l'effet devait cesser de même³. » Les huguenots de Saumur recueillirent alors toutes les preuves légitimant l'érection de leur temple et de leur Académie⁴. Ce fut en vain : toutes ces pièces justificatives, si évidents que paraissent en ressortir les droits des Réformés, sont insuffisantes aux yeux de l'intendant du roi. Et les embarras continuels que suscitent dès lors les décisions du roi n'en sont que plus pénibles encore. Jusque-là, les professeurs et les études avaient été seuls visés : on veut isoler, en outre, l'Académie pour l'affaiblir davantage : il lui est interdit d'envoyer des députés aux Synodes provinciaux.

¹ A. N. TT. 266, X, 80.

² A. N. TT. 266, X, 75. Cf. aussi Saumur. Liasse contenant différents arrêts.....

³ A. N. T T. 266. II, 20.

⁴ Ibid. II, 21.

Quelques années plus tard, 1679 et 1680, de nouvelles disputes sont cherchées à l'Académie au sujet d'une thèse du ministre de Brais ¹ et du programme de l'année 1680 ². De Brais avait négligé de mettre après les mots « professeurs en théologie » le terme significatif : de la R. P. R. De même dans le programme de 1680 « on avait écrit : « *Academia Salmuriensis* », au commencement, et à la fin : « *coram senatu academico* » et dans la première colonne ceux de « *Sacrosanctæ theologicæ* » sans y ajouter « de la R. P. R. » comme le réclamait l'édit du 28 août 1671 ³ ». Un arrêt du Roi du 15 janvier 1681 interdit à tous ministres et imprimeurs de la R. P. R. d'imprimer un livre sans la permission de l'autorité royale, et décréta que le terme de « *sacrosanctæ* » ne pouvait s'appliquer qu'à la théologie catholique, non à celle de l'Académie de ceux de la R. P. R.

Malgré toutes ces vexations, cependant, le courage des Réformés ne diminuait pas. Ils espéraient encore, et en 1684 nommaient le ministre Renaudot professeur de philosophie, en lui faisant promettre de s'attacher au service de l'Académie pour plusieurs années. Ces espérances ne devaient avoir pour réponse que l'arrêt définitif du 8 janvier 1685 « por-

¹ « Cette affaire de Brais, écrit lui-même Du Bœuf, intendant général de Touraine, me paraît une pièce recherchée et un effet de la mauvaise humeur des officiers de ce lieu-là contre le sieur de Brais ». A. N. T T. 266. V. 36.

² V. Appendice.

³ Cf. A. N. T T. 266. VI. 57.

tant suppression du collège ou Académie de ceux de la R. P. R. de la ville de Saumur; avec défense à tous ministres, professeurs, régents et à toutes autres personnes, d'enseigner, dans ladite ville de Saumur, aucunes sciences ou langues, soit publiquement ou en allant dans les maisons particulières, sur peine de désobéissance et de trois mille livres d'amende ¹ ».

Cet édit fut complété par celui du 21 février 1685, qui réglait la destination de la bibliothèque de l'Académie. Elle devait être abandonnée comme tous les biens de l'Académie, aux administrateurs de l'hôpital, « à la charge que les pauvres de la R. P. R. seraient reçus indistinctement comme les catholiques et traités avec la même charité. » C'est une excuse facile à une spoliation injuste : que de fois ne l'avons-nous pas vue à travers l'histoire, et ne la voyons-nous pas encore alléguée aujourd'hui pour cacher une iniquité ! Elle ne peut toujours révéler, aujourd'hui comme autrefois, qu'un état de conscience dépourvu de toute justice et du simple respect des droits de la propriété.

¹ *Bullet. des Prot.* t. 1, p. 314.

DEUXIÈME PARTIE

ORGANISATION DE L'ACADÉMIE ET SES RAPPORTS AVEC LES ÉGLISES RÉFORMÉES

CHAPITRE III

Organisation intérieure

Après beaucoup de patience, d'efforts et de sacrifices, l'Académie, nous l'avons vu, fut enfin organisée en 1620. Cette organisation n'avait rien de bien original : elle était simplement une adaptation des articles votés et acceptés au Synode d'Alais, la même année, élaborés d'ailleurs eux-mêmes d'après le type de l'Académie de Genève. Elle n'en contribua pas moins cependant à donner à l'Académie son caractère propre et sa vitalité remarquable, au milieu des traverses et des durs traitements que lui infligea le gouvernement de Louis XIV.

Nous donnerons seulement, ici, un aperçu général de cette organisation, voulant nous attacher plutôt,

dans cette deuxième partie, à mettre en lumière les rapports de l'Académie avec les Eglises pour lesquelles elle existait et avait été créée ; nous chercherons quel était, par son organisation même, son degré de dépendance ou d'autonomie vis-à-vis des Eglises de la Réforme : l'Académie de Saumur, en un mot, était-elle soumise à tous les caprices des Eglises, était-elle « la chose » de l'Eglise, ou, au contraire, ses règlements sauvegardaient-ils son indépendance et par là-même son enseignement ? Tel est le problème qu'il nous a paru intéressant d'étudier dans cette seconde partie. Il peut nous être utile aussi, surtout à nous, protestants du ^{xx}e siècle, séparés de l'Etat ; nous pouvons beaucoup apprendre de ceux qui nous ont précédés, en particulier sur cette question si vitale pour notre Protestantisme actuel, quoique tellement négligée, semble-t-il, par nos coreligionnaires, celle de nos facultés de théologie et des devoirs et des droits de nos Eglises vis-à-vis de ces Facultés.

L'examen des faits nous a permis de constater l'établissement successif du collège et de l'Académie ; il nous a appris à distinguer déjà ces deux corps dont se composait l'académie de Saumur. Le collège, en effet, fut organisé le premier en 1599, et l'académie proprement dite couronna l'édifice en 1604. Le premier représentait l'enseignement secondaire de nos lycées actuels, tandis que l'académie correspondait plus spécialement à nos universités et son enseignement à l'enseignement supérieur : ces

deux corps, bien que distincts, se complétaient donc l'un l'autre.

a) Le Collège ¹.

Le collège se composait de six classes correspondant à peu près aux divisions de l'enseignement classique de ces dernières années.

A la tête de chacune de ces classes était un professeur que l'on appelait régent. Pour la 5^e et la 6^e, le régent était le même. Les cinq régents et tout le collège étaient sous la direction du Principal, choisi par le conseil académique parmi les professeurs de Philosophie. Cette charge était importante : le principal avait les responsabilités du directeur, le souci de tout ce qui concernait la surveillance générale et l'inspection. De plus, comme professeur de philosophie, il devait donner deux ou trois heures de leçons par semaine. Les régents lui devaient tous obéissance, mais pouvaient en appeler au Conseil académique en cas de différend entre eux et le principal. Marc Duncan, professeur de philosophie et aussi de mathématiques, remplit le premier cette fonction à l'académie de Saumur.

Quels étaient les cours donnés par les régents des cinq classes ?

Deux programmes permettront d'en juger. L'un d'eux, que nous donnons en appendice, est un

¹ Sur cette partie surtout, nous nous bornerons à donner ici les données indispensables. V. Etude plus complète de M. Bourchenin, op. cit.

document des Archives Nationales. C'est le programme de l'année 1680. L'autre nous est fourni par le Registre de l'académie de Saumur dans la décision de son conseil (15 novembre 1684) ¹. Les leçons et exercices de cette année académique furent réglés selon l'ordre qui suit :

Dans la 1^{re} classe on lira, pendant le 1^{er} semestre : *Rhetorica contracta Vossii*; *Orationes Ciceronis pro Publio Quinctio et pro Roscio Amerino*; *Horatii carminum*, lib. I et II; *Herodianus*.

Au 2^e semestre : *Rhétoricæ quæ supersunt*; *Pharsale* de Lucain, livres I et II; *Homeri Iliados* VI, VII et VIII.

En 2^e : 1^{er} trimestre : *Æneidos libri I et II*; *syntaxis græca cum accentibus*; *Prosodiæ repetitio cum praxi*; *Quintus Curtius*, *Æliani variarum historiarum libri I et II*. *Acta Apostolorum*. — 2^e semestre : *Ciceronis Catilinaria* I, II, III, IV; *Tractatus de tropis et figuris*; *Æneidos libri III et IV*; *Dialogi selecti Luciani*; *evangelium secundum Lucam*.

En 3^e, 1^{er} semestre : *Terentii Andria et Ennuchus*; *Repetitio grammaticæ græcæ cum praxi ad Novum Testamentum*; *Canones accentuum græcorum*; *Vossii prosodia latina*; *Ovidii Metamorphoseorum libri I et III*. — Au 2^e semestre : *Ovidii epistolæ*; *Cornelius Nepos*; *Repetitio prosodiæ*, *Novum Testamentum græcum*.

¹ Registre du conseil académique : 18 pages. (Séance du 15 novembre 1684), cf. aussi. *Bulletin du Prof*, t. I, p. 313.

En 4^e, au 1^{er} semestre : *Repetitio syntaxos latinæ; grammatica græca cum investigatione thematis; Radices græcæ; Eutropius; Phædri fabulæ* : 2^e semestre : *Repetitio grammaticæ græcæ cum praxi ad Novum Testamentum et Æsopi fabulæ; Erasmi Ætas puerilis et Cornivium religiosum; Ovidii Tristium liber I.*

En 5^e, au 1^{er} semestre : *Grammatica latina cum facilioribus syntaxeos regulis et utriusque partis praxi, ad colloquia aliquot Corderii.* — Au second semestre : *Catonis disticha, cum alphabeto græco.*

En 6^e : *Declinationes et conjugationes verborum.*

On peut remarquer dans ces deux programmes (et celui des autres années était à peu près semblable) l'importance attribuée à l'étude du Nouveau-Testament dès les classes du collège. Les élèves arrivaient ainsi en philosophie et en théologie très familiarisés avec le texte original du N. T. C'était une base solide et indispensable aux études plus spéciales de la théologie.

A la fin de chaque année se passaient des examens qui permettaient de classer les élèves : il fallait les avoir subis avec succès pour être autorisé à passer d'une classe à la classe supérieure. Ces examens avaient lieu généralement au mois d'août. Après venaient les vacances.

Mais pour stimuler encore les élèves studieux, on organisait des concours, et les lauréats avaient des prix. Il y avait ainsi quatre compositions : 1^o la

chrie ; 2^o la prose latine ; 3^o le grec ; 4^o les vers latins ou grecs.

La chrie, du mot grec *χρεία*, était une sorte de développement d'un lieu commun, pouvant peut-être entrer dans des improvisations oratoires. On cherchait ainsi à préparer dès le collège des exercices d'improvisation et de discussion publics organisés à l'académie proprement dite.

Savoir discuter et improviser était une arme nécessaire pour défendre la cause du Protestantisme, et suivre l'exemple des Drelincourt, des Jean Claude. L'Académie ici ne sacrifiait pas toute la pratique à la théorie.

Les prix que l'on accordait ainsi en récompense des succès obtenus, étaient dus à un don de M. Villarnoul à l'Académie. Dans la séance du 24 mars 1670, le conseil académique mentionne cet acte de générosité et cette marque d'attachement à l'académie. M. Villarnoul, gendre de Duplessis Mornay, abandonnait, en effet, 900 livres « afin que le revenu en fust tous les ans employé à acheter des prix de piété pour les escoliers classiques ». Et les membres du conseil décident de répondre à la lettre de M^{me} Villarnoul, qui le leur annonçait, pour lui exprimer leur reconnaissance et la remercier en particulier de « l'Acte en règle qu'elle leur avait envoyé, stipulant devant notaire le don fait par son mari »¹.

Quant aux étudiants qui suivaient les cours du

¹ *Papiers et Reg. de l'académie de Saumur*, p. 222.

collège — les étudiants classiques, comme on les appelait — nous ne pouvons songer ici à donner une idée exacte de leur vie, de leur esprit, de leurs qualités ou défauts. Il est cependant intéressant de noter ce trait caractéristique de leurs premières années d'études : il n'y avait pas d'internat au collège ¹, par conséquent l'influence si pernicieuse contre laquelle s'élèvent les plaintes de bien des parents actuellement, ne s'exerçait pas sur eux. Ils pouvaient goûter davantage la vie de famille, car quelques-uns logeaient chez les régents eux-mêmes, ou dans des pensions en ville dont le directeur était responsable vis-à-vis du conseil académique.

Leur conduite n'était pourtant pas exemplaire. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les registres de l'académie et même les actes des synodes de cette époque. Des plaintes fréquentes des habitants ou des professeurs, s'élevaient contre les élèves indisciplinés ou tapageurs ². Naturellement les punitions s'ensuivaient : admonition, censure simple, lettre aux parents, expulsion momentanée et radia-

¹ Cf. *Bullet. du Prot....* t. 51, p. 217, dans un article de P. de Félice sur l'instruction et l'éducation chez les protestants d'autrefois : « Nul n'ignore, en effet, écrit-il, que chez les Réformés il n'y a pas d'internat. Les élèves sont les pensionnaires du principal, des régents, des professeurs, des habitants de la ville. Ils font partie de la famille dans laquelle ils se trouvent. Ils ne sont pas plus casernés qu'enrégimentés, il n'y a pas plus d'uniformes pseudo-militaires que d'internats. »

² Cf. Aymon II, 795, art. 2 et Bourchenin p. 387-391.

tion temporaire des matricules ou définitive par l'expulsion, etc..., étaient les procédés employés ordinairement¹. D'ailleurs la renommée de l'académie n'en était point entachée; exceptionnellement seulement de pareils cas étaient à déplorer. Et la preuve en est la lettre que Pierre du Moulin, l'un des pasteurs de Charenton, le plus suivi à cette époque, écrivait à Mornay, le 8 septembre 1616 : « J'envoye à Saumur trois de mes fils pour être mis au collège. Si j'eusse creu plusieurs personnes, qui me le déconseillaient, je les eusse envoyés ailleurs, car je ne vous dissimuleray point que plusieurs désertent le collège de Saumur, disans que les maistres y font mal leur devoir et que les escoliers y prennent trop de licence. L'Eglise de Dieu vous à obligation de l'avoir dressé; aussi ne croye-je pas le mal qui s'en dit, sachant que les pères sont malaisés à contenter et les enfants malaisés à conduire...² »

b) L'académie proprement dite.

L'académie proprement dite représentait le second stade de l'enseignement, l'enseignement supérieur. Que faut-il entendre alors par enseignement supérieur? A vrai dire, il ne saurait guère être comparé à celui que l'on donne actuellement dans nos universités. L'état de la science d'alors, soit dans l'ordre scientifique pur ou dans l'ordre historique ou philo-

¹ Quelquefois même on employait le bonnet d'âne, la fêrule ou le fouet. *Bullet. du Prot.*, t. 51, p. 212.

² *Bulletin du Protest...*, t. 18, p. 473.

sophique ne ressemblait en rien à l'éclat dont elle jouit aujourd'hui grâce à ses belles découvertes et à sa méthode définitivement acquise.

Une seconde raison, déjà mentionnée, empêchait également l'académie d'introduire des cours de médecine ou de droit, par exemple, ou en tout cas ne l'y engageait pas, c'est le but même poursuivi par cette Académie dès ses origines et qui ne changea pas jusqu'à sa suppression : donner à la Réforme des défenseurs et des apôtres en la personne de ses élèves, futurs pasteurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner de constater que l'enseignement universitaire se réduisit à celui de la théologie et de la philosophie. Telles étaient en effet les deux branches principales de l'enseignement de l'académie proprement dite.

La Philosophie. — La Philosophie était le couronnement régulier, normal des études du collège, mais elle était encore la servante de la théologie. Elle occupait ainsi, à l'académie de Saumur surtout, une place intermédiaire entre l'enseignement secondaire et supérieur. Elle appartenait à la fois à l'un et à l'autre. C'était en quelque sorte une faculté des lettres dans laquelle les candidats à la théologie se perfectionnaient encore ; ils exerçaient déjà leur jugement en raisonnant sur les problèmes philosophiques (le plus souvent il est vrai à la manière scolastique), et d'autre part augmentaient la somme de leurs connaissances par l'étude approfondie du grec et du latin.

Il y avait deux chaires de philosophie : celle de

physique et celle de logique. Il y eut même en 1617 un troisième professeur enseignant spécialement la métaphysique. Mais ce ne fut qu'exceptionnel. Le nombre ordinaire des professeurs de cette branche resta fixé à deux. Ils avaient, comme les professeurs de théologie, le titre de « professeurs publics » par opposition au titre de « régents » donné à ceux du collège. L'un d'eux, nous l'avons spécifié plus haut, était le principal du collège. Les relations entre l'académie et le collège étaient ainsi soigneusement conservées, et ces liens étroits de l'un et l'autre enseignement concouraient à donner plus d'homogénéité dans la direction des études.

Les cours de philosophie duraient deux ans¹ et se terminaient par un examen très important : ceux qui le subissaient avec succès recevaient le diplôme de maîtres ès-arts. C'était en quelque sorte le baccalauréat classique. Il fallait être maître ès-arts pour commencer les études en théologie, et les examinateurs se montrèrent parfois très sévères, de peur d'abaisser par leur indulgence le niveau des études et de nuire à la réputation de l'académie. C'est ce qu'exprime la décision prise par le conseil académique dans sa séance du 6 novembre 1640 : « Sur la proposition du sieur Amyraut, principal, remontrance que depuis plusieurs années en ça on a esté obligé par quelques considérants de passer maîtres ès-arts quelques étudiants en philosophie qui

¹ Cf. Programme des cours de philosophie ; année 1680, appendice.

n'avaient pas si bien fait leur devoir, ni satisfait en leur examen suffisamment pour une telle chose ; de quoi il y aurait eu plainte qui tourne au dommage de la réputation de l'Ecole, la Compagnie, unanimement a résolu que désormais ne seront plus passés maîtres aux arts sinon ceux qui auront donné un ample consentement en leur examen tant en répondant aux arguments qui y auront été faits entre eux, par où ils donnent témoignage de leur avancement et exercitation en la dispute, comme particulièrement en montrant par les réponses aux interrogations qu'on leur fera, qu'ils sauront bien exactement les trois compends de logique, d'éthique et de physique¹. » Les thèses à l'examen portaient en effet sur la logique, la métaphysique, la physique et l'éthique².

Munis de ce diplôme, les maîtres ès-arts qui désiraient diriger leur activité et leur pensée du côté du ministère pastoral, entraient donc de droit³ en première année de théologie.

¹ Papiers et Reg. des aff... Saumur. Séance du 6 novembre 1640.

² Nous renvoyons ici encore à la thèse de M. Prost. En particulier au sujet des disputes de la maîtrise, cf. les deux manuscrits reproduits en entier chez cet auteur, en appendice. 1^o) L'un est un document des A. N. (TT. 266, VI.) *Assertiones ex variis partibus philosophiæ*. Prost. p. 162. 2^o) L'autre est une pancarte des thèses de 1652 dont l'original se trouve Bibl. de Poitiers N^o 173, cf. Prost p. 140.

³ Cf. Aymon, I, p. 380 : « Il est défendu aux professeurs en théologie de recevoir des étudiants qui n'ont pas leur lettre de maîtrise. »

La Théologie. — L'enseignement de la Théologie durait trois ans. Il se divisait en deux branches : La dogmatique et l'explication de l'Ecriture sainte. Pour cela « sera besoin de deux professeurs en théologie pour le moins ; l'un desquels exposera l'Ecriture sainte sans s'étendre en lieux communs ; l'autre, les lieux communs ; et, s'il est possible d'en avoir trois, l'un exposera le vieux Testament et l'autre le Nouveau, et le tiers les lieux communs, lesquels il parachèvera en trois ans, pour le plus, le tout aussi brièvement et solidement que faire se pourra, en forme scolastique ; et, pour s'accommoder tant mieux au profit des écoliers, les professeurs en théologie s'obligeront à dicter chacune de leurs leçons ». Tel est le règlement accepté pour la théologie par l'Académie de Saumur¹.

On voit par là en quoi consistait, en somme, la dogmatique : elle est un exposé des principaux lieux communs, *loci communes*. C'est l'ancienne méthode scolastique du moyen-âge qui persiste encore. Aucune place n'est donnée à l'histoire de la dogmatique, mais il ne faut pas oublier, si grande que paraît être cette lacune, que l'histoire générale elle-même était très peu avancée. Le xvii^e siècle n'est pas une époque d'esprit historique et critique, mais encore dogmatique, ce qui ne veut pas dire que cette dogmatique restât la même. On sait, au contraire, combien, à notre académie spécialement, les idées

¹ Cf. *Pap. et Reg. des affaires, Saumur*, p. 56.

évoluèrent, et des vues plus larges s'introduisirent dans l'enseignement, grâce aux Cameron, aux Amyraut et aux Cappel.

On peut, d'ailleurs, avoir une idée des matières que traitaient les cours de théologie par les programmes que nous avons déjà mentionnés (v. *Appendice*). Ces programmes ne variaient guère¹. A côté de ces deux chaires de théologie proprement dite, il y avait également une chaire d'hébreu. Le programme de l'année 1683 donne sur cet enseignement les indications suivantes aux deux professeurs d'hébreu de l'académie à cette époque-là, J. Cappel et Alpron : « Pour l'hébreu selon les mesures cy-devant prises, lorsque M. Cappel commencera la grammaire hébraïque, M. Alpron lira aux étudiants plus avancés quelque livre de l'Ecriture, où ils puissent profiter et aussi qu'à son tour lorsque M. Cappel l'aura expliqué au premier semestre, M. Alpron la reprendra au deuxième, afin qu'en tout temps les plus avancés et ceux qui le sont moins puissent profiter. On lira la grammaire hébraïque, la Genèse, depuis le Psaume 51^e jusques au 75^e et quelques-uns des petits Prophètes². »

Les professeurs en théologie avaient, en dehors de leurs cours particuliers, à présider toutes les propo-

¹ Cf. *Registre du Conseil académique*, 18 pages. Saumur, p. 16 : « Pour la Théologie et l'Hébreu on y suivra l'ordre accoutumé ». Année 1683.

² *Reg. du Conseil académique*, Saumur, p. 8. Séance du 10 septembre 1683.

sitions, disputes et thèses qui avaient lieu chaque semaine¹. Chaque « écolier en théologie » était, en effet, tenu « de proposer, soutenir thèse et argumenter, chacun successivement du premier au dernier selon l'ordre d'immatriculation, sauf que les nouveaux pouvaient être excusés de la proposition et dispute publique par l'espace de six mois ou un an, au jugement et discrétion des Professeurs². « Mais ces thèses pour les disputes publiques devaient être brièves, comprenant autant que possible un lieu commun, sans toutetois les charger des objections qui peuvent être proposées dans la dispute, ni d'une longue déduction de toutes les raisons qui servent à confirmer la vérité pour ne changer les thèses en livres³ ».

A sa soutenance, l'étudiant commençait par « faire un brief exposé en latin tant pour montrer le but de ses thèses que pour exercer son style et se rendre plus disert ». Puis se faisait la critique de la proposition soutenue, en la même langue que le candidat ; les étudiants en théologie y prenaient part tout d'abord, mais « en l'absence du proposant⁴ », puis les Professeurs et les Pasteurs. Le modérateur communiquait ensuite au proposant⁵ un rapport des censures qui lui avaient été faites.

¹ Cf. *Pap. et Reg.*, Saumur, p. 56, art. 9 du règlement adopté.

² Cf. *Id.*, art. 11.

³ Cf. *Id.*, art. 12.

⁴ *Pap. et Reg.*, p. 56, art. 13.

⁵ *Id.*, art. 14.

Trois années, avons-nous dit, étaient nécessaires pour terminer les études en théologie et obtenir le grade de bachelier en théologie. Mais avant de s'éloigner de l'Académie, pour se consacrer à la tâche pastorale, les bacheliers devaient être munis du « témoignage » et les Eglises se basaient sur cette pièce pour se décider en faveur de tel ou tel candidat. Ce témoignage rendait compte de l'application et du travail de l'écolier, durant les années passées à l'académie, de ses qualités intellectuelles et morales, des espérances qu'on fondait sur lui. Mais il n'était décerné par le Recteur qu'après délibération du Conseil académique. Et ce dernier n'accordait pas toujours le témoignage sollicité par l'étudiant. Nous avons relevé, entre autres, deux cas où à un mois de distance, le conseil refusa en effet de délivrer cette pièce, et pour des raisons identiques. Nous ne retranscrivons ici que le premier de ces cas : Dans sa séance du 10 septembre 1683, le conseil prit la décision qui suit : « Le sieur Papin, estudiant en théologie, s'estant présenté dans la compagnie, pour avoir les Témoignages, il a été arrêté que suivant l'acte du Synode de notre Province de 1677, et la conduite constante du conseil académique depuis le règlement dudit Synode, on informeroit de luy s'il vouloit souscrire purement et simplement au dict acte qui déclare que Dieu dans la conversion de l'homme n'agit pas seulement par la prédication extérieure de l'Evangile et les autres circonstances qui l'accompagnent, mais déploie encore au dedans

de nous une efficace particulière et immédiate de son esprit, distincte de la parole et de toutes les circonstances qui l'accompagnent, pour illuminer l'entendement et fléchir la volonté à l'obéissance de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, et condamne entièrement toutes les opinions qui y sont contraires comme opposées à la parole de Dieu, à notre confession de foy et aux autres déclarations publiques de nos églises : ce que ledit Papin ayant refusé de faire et de s'assujettir à cet ordre, introduit pour de bonnes et sages raisons, et que nous avons heureusement suivi à l'égard de tous nos autres proposants depuis ledit arrêté, il a été résolu de ne luy point donner de témoignage : et cette déclaration ayant esté faite au dit sieur Papin, il a demandé que l'acte de la présente résolution fust inséré sur le livre de l'Académie et qu'on luy en décernast copie, ce que la compagnie a promis de luy accorder en temps et lieu ; et sur les instances que dès à présent il pust avoir copie dudit acte, elle lui a été délivrée »¹. Le second cas auquel nous faisons allusion plus haut est identique : le sieur Haller de Berne ayant également refusé de donner son adhésion aux formules dogmatiques proposées n'obtint pas davantage son « témoignage »².

¹ Regist. du Cons. Acad. Saumur, 18 pages, p. 8, 10 septembre 1683.

² Cf., id., p. 9, 25 octobre 1683.

Ces deux cas sont, de plus, intéressants parce qu'ils prouvent l'influence de Pajon sur les étudiants : ce sont deux pajonistes convaincus.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler du *Recteur* de l'Académie. Il nous faut ici, dans cet aperçu général de l'enseignement et de l'organisation de notre école, marquer sa place. Il était à l'Académie ce que le principal était au collège, c'est-à-dire directeur responsable de la marche de l'Académie, et l'autorité immédiate à laquelle devaient en premier lieu se référer et se soumettre les professeurs et les étudiants publics. Généralement choisi par les professeurs, il était élu pour un an « avec puissance au conseil académique, par lequel il avait été élu, de continuer sa charge plus longtemps s'il était expédient » ¹.

Mais il n'était pas l'autorité suprême, toute-puissante. Jamais les protestants n'ont voulu confier à un homme toute l'autorité ; ils préféraient dans toutes leurs organisations, le régime représentatif au régime catholique. Au-dessus de lui, et pour contrôler ses actes et l'aider dans sa tâche, était institué le conseil académique dont nous allons maintenant parler en abordant la question des rapports de l'Eglise et de l'Académie. Le conseil académique est en effet le premier trait d'union entre l'académie et l'Eglise.

¹ *Pap. et Reg.* de l'Académie de Saumur, p. 56, art. 4.

CHAPITRE IV

Organisation et rapports de l'Académie avec les Eglises

Pour donner une idée quelque peu exacte des caractères d'une Université au ^{xvii}e siècle, il ne suffit pas d'en connaître l'organisation intérieure, ni de délimiter les divisions de son enseignement ou de noter les attributions et les titres de ceux à qui cet enseignement était confié. Jusqu'ici nous avons visité pour ainsi dire le collège et l'académie, nous avons interrogé élèves et professeurs. Il nous reste plus spécialement maintenant à mettre en relief les liens qui unissaient l'ensemble du Protestantisme d'alors à cette pépinière de futurs ministres de l'Evangile ; nous devons étudier en un mot l'Académie dans ses rapports avec les différentes représentations du Protestantisme, c'est-à-dire, consistoire, Synode provincial et Synode national, et dégager l'esprit qui présidait à ses relations constantes.

Un organisme commun à toutes les académies protestantes de ce siècle permettait et favorisait en effet ces rapports. Par son conseil extraordinaire, l'Académie était en contact direct avec l'Eglise locale, c'est-à-dire, de la ville où se trouvait l'Aca-

démie. Il réunissait dans son sein l'élément ecclésiastique et l'élément universitaire. Ce dernier était représenté par le Conseil ordinaire de l'Académie. Nous commencerons par le définir.

Le Conseil ordinaire « était composé seulement des Pasteurs de l'église, des professeurs publics et du principal du collège ; le chef en était le recteur ¹ ». Formé spécialement pour s'occuper des intérêts immédiats de l'Académie, il était chargé « de veiller sur tous les professeurs, tant publics que régents, à ce que chacun chemine en son devoir ² ». C'est à lui aussi que revenait le soin, nous l'avons dit, d'élire le Recteur, et de prolonger son mandat s'il l'en jugeait digne.

Mais « tous ses membres, tant recteur que ses collègues, étaient sujets aux censures qui se faisaient quatre fois l'an à savoir : devant les Cènes ainsi qu'ès Consistoires ³ ».

D'une manière générale donc le Conseil ordinaire secondait le Recteur. Il arrêtait aussi avec lui les programmes et fixait définitivement l'emploi du temps d'après les indications données par le Conseil extraordinaire ou même par les Synodes. Il veillait à ce qu'un esprit d'ordre et de soumission à la discipline régnât chez tous, élèves et professeurs. Mais pour toute affaire grave, il devait s'en remettre à la décision du Conseil extraordinaire et avait la

¹ Cf. *Pap. et Reg. de l'Acad.*, p. 56, art. 1.

² *Pap. et Reg. de l'Acad.*, p. 56, art. 3.

³ Cf. *Pap. et Reg. de l'Acad.*, art. 4.

charge de le convoquer au moins deux jours à l'avance chaque fois que se présentait une question au-dessus de sa compétence.

Le Conseil extraordinaire « était composé et constitué d'aucuns des principaux de l'Eglise (au choix de la Maison-de-Ville, si elle est composée de personnes faisant profession de la religion, ou bien des Consistoires des lieux où il n'y a telle liberté de l'Evangile) ; et des Pasteurs et Professeurs publics et du président du Conseil ordinaire ¹ ». Son rôle est « d'élire les professeurs et régents scolastiques, les déposer, suspendre de leur charge ou autrement censurer lorsque le cas écherra, notamment ceux qui se montrent rebelles au conseil ordinaire après avoir, par plusieurs fois été admonestés de leur devoir, et administrer les deniers de l'Académie ² ».

La composition même de ce Conseil indique déjà toute l'importance du règlement adopté au Synode d'Alais par toutes les Eglises de France en 1620, et que s'approprièrent les diverses académies. Une certaine indépendance de l'Académie était nécessaire ; elle ne devait pas être exclusivement placée sous la tutelle de l'Eglise : cette indépendance, bien que relative encore et non absolue, existait néanmoins, elle était sauvegardée. Une part dans la direction de l'établissement, dont ils étaient en réalité les directeurs spirituels, était accordée aux professeurs.

¹ Cf. *Pap. et Reg.*, p. 56, art. I.

² Cf. *Pap. et Reg.*, p. 56, art. III.

Ils avaient le droit d'émettre toujours leur opinion et de la faire triompher en la défendant eux-mêmes. Par exemple, ceux qui étaient assurément les plus compétents pour élire un professeur, n'étaient pas exclus de l'Assemblée chargée de le désigner : c'est à eux au contraire que l'on reconnaissait le droit de le choisir en premier lieu, de le proposer ensuite à l'examen des Synodes. Nos églises n'ont pas toujours su ainsi comprendre leur devoir en respectant les droits des facultés de théologie.

Il est vrai que cette sage mesure ne fut pas prise sans coup férir. Le Synode de Saint-Maixent (1609) s'était arrêté à une décision toute contraire à celle que l'on trouve onze ans après, dans les articles du Synode d'Alais. Les députés avaient décrété de n'admettre comme membres du Conseil extraordinaire que « des pasteurs et des anciens, à la nomination du Synode provincial ¹ ». L'élément universitaire était de cette façon complètement sacrifié. Les Eglises seules devaient diriger les académies. Mais revenant au véritable esprit protestant qui a toujours eu confiance en la liberté, le Synode d'Alais corrigeait cette décision, reconnaissait les droits de l'élément académique et délimitait exactement dans son règlement, la part que devaient prendre, dans une coopération régulière et intelligente, le Conseil académique ordinaire d'une part, représentant l'Université, et le Consistoire ou les délégués du Synode

¹ Cf. Aymon, t. I, p. 378.

provincial ou national d'autre part, chargés de défendre également les intérêts des Eglises.

Souvent, l'élément ecclésiastique voulut empiéter sur les droits du Conseil académique et réciproquement. L'esprit de paix et de liberté qui avait inspiré les décisions d'Alais ne pénétra pas immédiatement partout. Et nous voyons à Saumur en 1659, par le compte-rendu d'une séance du Conseil de l'académie, reparaître cette préoccupation de délimiter, encore d'une façon plus précise que le règlement adopté en 1620 ne l'avait fait, les attributions soit de ce conseil, soit du consistoire. « Sera demandé à Messieurs du Synode pour servir de règlement à l'advenir, rapporte ce document : 1^o Que l'inspection sur les professeurs et sur les estudiants qui sont en l'Académie en ce qui regarde les fonctions de la charge des uns, et le devoir des autres en qualité d'escoliers, en ce qui touche leurs leçons et leurs exercices, *soit absolument laissée au Conseil académique*, selon les réglemens des Synodes nationaux.

2^o) Que la cognaissance des choses qui requièrent absolument une reconnaissance publique dans l'Eglise, ou une peine ecclésiastique, telle qu'est la suspension de la cène (et telles sont les révoltes et l'assistance et communication à l'Idolâtrie et les adultères et paillardises notoires et qui ont donné scandale public), *soit absolument laissée au consistoire*, comme à la puissance ecclésiastique, qui seule a le pouvoir d'infliger des peines de cette sorte-là et que néanmoins, il soit permis au conseil académique

d'user aussi de son autorité en ces choses, s'il le juge expédient et nécessaire.

3°) Que lorsque les fautes qui touchent la Religion ou les bonnes mœurs ne requerront point nécessairement de reconnaissance publique, ny de suspension de la Cène, mais pourront être corrigées par les peines académiques, la connaissance en sera renvoyée au conseil académique, d'autant que les peines académiques et scholastiques sont plus propres et plus efficaces pour la correction de cette nature de fautes que les censures verbales qui se font au consistoire¹.

Mais nous examinerons surtout ici les cas plus généraux et plus importants dans l'histoire de l'Académie de Saumur, cas où l'on voit distinctement cette alliance d'efforts, de pensée et de générosité entre les Eglises et l'Académie. Comment étaient alors nommés les professeurs de l'Académie de Saumur? — Comment vivait-elle, grâce à quels secours et quelle était alors la contribution de l'Eglise dans la question financière? Tels sont les deux points sur lesquels il nous a paru nécessaire et intéressant d'insister ici.

a) Nomination des professeurs.

Jean-Robert Chouet, au moment où il venait d'être nommé professeur de philosophie à l'Académie de Saumur, raconte dans une de ses lettres que s'il

¹ *Pap. et Reg. des Aff. de l'Acad.* p. 172. Saumur.

avait su d'avance toutes les difficultés qu'il rencontrerait à son concours, jamais il n'aurait osé tenter une pareille entreprise¹. Être nommé professeur à l'Académie n'était donc pas chose toujours aisée. Il est vrai que Chouet fut un de ceux qui eut tout à la fois le plus pénible et le plus brillant combat à livrer pour remporter la victoire, lui assurant la place qu'il sollicitait. Avec lui, le cartésianisme pour la première fois se heurtait à la vieille scolastique, seule professée jusqu'alors à l'académie et soutenue contre lui par de Villemandy. De là vient l'opposition très grande qu'il rencontra à ce concours, mais dont il finit pourtant par triompher, grâce à son talent, et grâce aussi aux quelques sympathies gagnées déjà par la philosophie de Descartes. Mais l'opiniâtreté de ce débat nous prouve l'intérêt que l'on attachait à cet événement important pour la vie et la prospérité de l'Académie : les nominations de professeurs. Tous les éléments de la société religieuse protestante du temps, de Saumur et des environs mêmes, suivaient avec empressement ces disputes publiques, ces concours entre philosophes et surtout entre théologiens, car la théologie en particulier passionnait les esprits du temps tout autant, sinon plus que la philosophie.

Quand une place était vacante, comment procédait-on donc pour nommer un professeur? — Le plus souvent, plusieurs postulants se disputaient

¹ Cf. Prost, *op. cit.* p. 80 et ss. le très intéressant récit de ce concours.

l'honneur de cette charge. Les uns en faisaient la demande, d'autres, au contraire, étaient directement appelés par l'Académie ¹. Mais tous étaient d'abord soumis à l'examen du conseil extraordinaire. Celui-ci prenait connaissance de leurs « témoignages de piété et de capacité », se renseignait sur le passé, et décidait quels étaient ceux qu'il désignerait, « nommerait et présenterait » ² au synode provincial. Nouvel examen des candidats par celui-ci : mais un choix s'impose ; un concours est donc naturellement établi, dans lequel les candidats sont appelés à faire preuve de leur talent professoral et de leurs connaissances en matières théologiques. Nous donnerons ici une idée de ce concours, en rappelant les circonstances dans lesquelles fut nommé professeur de théologie à l'académie, John Cameron, alors pasteur à Bordeaux.

Le 8 août 1618, il se présentait à la chaire vacante de théologie. Son concurrent était de la Coste, pasteur à Dijon. Ce dernier avait été prié par le Synode « de remplir la charge de professeur en théologie et d'y faire quelques exercices de ladite charge, en attendant la réunion du synode de la province d'Anjou » ³, seul qualifié pour le confirmer, après un concours, dans sa vocation. Comptant trop sur

¹ Certains pasteurs furent même spécialement désignés par les différents synodes pour se préparer à l'enseignement. (Cf. Aymon. II, 577. Synode d'Alençon).

² Cf. pap. et registres. p. 56, art. 8.

³ Aymon II, p. 125.

cet avantage d'être en quelque sorte le premier en liste, il échoua piteusement au concours. Dès sa première leçon, il fut tellement découragé qu'il en tomba malade. Le Synode même lui conseilla alors de se désister, afin « de ne hasarder point son honneur ». Mais après cette première leçon sur Esaïe 53, de la Coste insista encore pour soutenir ses thèses et son échec fut complet. Le Synode, « d'un consentement unanime, jugea que ledit sieur de la Coste n'était propre pour cette profession importante ¹ ».

Cameron au contraire triompha. Dans ses deux leçons sur Philippiens II, 12-13 et Psaume 68, v. 19, et surtout dans ses thèses, il développa avec succès ses idées nouvelles sur la grâce et le libre arbitre. Il réussit à en faire sentir la vérité plus large à son auditoire, dont une partie cependant était venue avec une certaine appréhension, peut-être même de la méfiance, et le Synode ne put que se féliciter d'avoir à introduire parmi les membres de l'Académie un esprit aussi distingué.

Comment était formé le jury qui présidait à ce concours ? Nous en trouvons la composition détaillée dans le compte-rendu de la séance de l'Assemblée des députés du synode du Mans tenu à Saumur le 8 août 1618, conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale ². Le synode provincial était composé des trois colloques d'Anjou, Touraine et

¹ Cf. Haag. *France protestante* III, p. 661 (édit. 1882).

² B. N^e Mn. n^o 15.829, p. 187. V. aussi : Haag. *Fr. Prot.* III, colonne 659 et Bourchenin, p. 332.

Maine. Chacun avait envoyé deux délégués chargés d'examiner les candidats. C'étaient :

Pour le colloque d'Anjou : MM. Fleury, pasteur de l'église de Loudun ; Le Bloy, pasteur de l'église d'Angers.

Pour le colloque de Touraine : MM. Cottière, pasteur de l'église de Tours ; Perillau, pasteur de l'église de l'Isle-Bouchard.

Pour le colloque du Maine : MM. Vigneu, pasteur de l'église du Mans ; Barbier, pasteur de l'église du Pringé.

De plus, parmi les professeurs de l'Académie, Duncan, professeur de mathématiques et docteur en médecine et Principal du collège, Benoit, professeur de langue grecque, Guedde et Franco, professeurs de philosophie, étaient désignés comme examinateurs.

Enfin aux députés de la province se joignaient aussi les délégués des provinces voisines : MM. de la Buissonnière, pour la Normandie ; Vignier, pour le Berry ; Chauffepied, pour le Poitou ; de la Place, pour la Bretagne.

Telle était la composition de la « haute compagnie » présidant à l'examen d'admission de ces professeurs. Duplessis-Mornay y assistait aussi, ainsi que Du Moulin, malgré son grand âge. Le bureau élu se composa de : Fleury, modérateur, Boucheureau, vice-président et Vigneu, secrétaire.

Le concours terminé, « M. Fleury, modérateur de

la compagnie des examinateurs ordonnés par le Synode de ceste provinces d'Anjou, Maine et Touraine, déclara publiquement devant toute l'Académie, M. Cameron, très capable de la profession de théologie à laquelle il avait été appelé »¹.

Le même esprit se manifestait donc dans les décisions du jury et du conseil extraordinaire : La solidarité de l'Eglise et de l'Académie était affirmée par chaque nomination de professeur. Tel était du moins l'esprit du synode d'Alais, 1620. Ses articles spécifient bien que les professeurs seront nommés d'abord par le conseil extraordinaire, puis présentés au synode provincial et examinés par ses délégués au concours. En un mot, il reconnaît ici encore les droits de l'Académie dans une question d'un si haut intérêt pour son avenir.

Cet esprit d'union fut cependant parfois encore menacé. Un effort tenté dans l'intérêt même de l'Académie par l'Eglise, pour faciliter le recrutement des professeurs, faillit, par l'exagération de certains, ruiner et faire disparaître cette libre coopération de l'Eglise et de l'Académie.

Le synode d'Alençon de 1617 avait déjà « trouvé expédient de désigner quelques pasteurs qui puissent remplir la charge de professeur quand il serait nécessaire et, dans ce but, aient à s'y préparer à

¹ Cf. G. Bonet-Maury : *Jean Cameron, pasteur et professeur, etc...* p. 92, d'après Reg. de Saumur : actes du mercredi 22 août 1618.

l'avance »¹. L'enseignement ne souffrirait pas ainsi des vacances. Les synodes suivants confirmèrent ce principe et guidèrent eux-mêmes le choix du conseil académique en indiquant les hommes de valeur et qualifiés pour occuper une chaire de l'Académie. Mais toute médaille a son revers, et bientôt nous voyons les députés provinciaux de Saintonge essayer de donner une toute autre direction à ce principe excellent à l'origine. « Ils représentèrent au synode national de Loudun (1660) qu'il serait à propos de choisir deux personnes dans chaque province, auxquelles on ordonnerait de se rendre capable de pouvoir enseigner la théologie et *d'obliger les Conseils des Universités* d'élire une personne de leur corps pour remplir les chaires vacantes de Théologie »².

C'était une grave atteinte à l'indépendance de l'Académie.

Heureusement le synode national de Loudun repoussa sans hésitation cette motion des députés de Saintonge, sauvegardant encore une fois au nom même de l'Eglise protestante, l'autonomie des Académies, qu'elle voulait aider, mais non dominer ni surtout gouverner en tyran. Cette assemblée répondit en effet « *qu'elle n'était pas d'avis qu'on fit aucun changement dans les canons précédens, qui laissaient la liberté aux Conseils des universités de choisir leurs*

¹ Aymon II, p. 126, art. 18.

² Aymon II, p. 795, art. I.

professeurs en théologie sans les contraindre de prendre tel ou tel ministre ; mais elle les exhorta seulement d'établir, dans les charges si importantes, les personnes qu'ils en jugeroient capables, ainsi qu'il leur avait été indiqué par les canons des synodes nationaux, et particulièrement par ceux d'Alais, de Charenton et d'Alençon »¹.

Soutenu par cette confiance que lui témoignait la majorité de la représentation des Eglises réformées de France, le conseil académique s'arrogea même parfois le droit d'installer lui-même un professeur dans sa charge, sans attendre davantage la décision du synode provincial. Ce fut le cas, par exemple, lors de l'installation du pasteur Renaudot comme professeur de philosophie. Son église même ne voulait pas son départ. Mais le conseil académique décida de passer outre, de ne pas tenir compte des réclamations de sa paroisse, et d'introduire sur son seul consentement « le dit Renaudot dans son auditoire pour commencer le cours ». Il promit d'ailleurs à Renaudot de faire triompher sa cause au prochain synode et de faire ratifier son installation anticipée².

Mais peut-être ne faut-il encore voir là qu'une exception nécessitée par les circonstances spéciales où se trouvait l'académie au commencement de l'année scolaire 1684, qui devait être l'année fatale. Aussi peut-on dire que les mêmes principes, justes

¹ Aymon II, p. 795, art. 1, suite.

² *Registre du Cons. acad.*, 18 pages : Séance du 14 septembre 1684.

et larges, établis par le règlement du synode d'Alais, (1620), furent toujours respectés par l'Académie et les Synodes; le même esprit d'équité et de confiance réciproque se manifesta toujours et resta à la base de tous leurs rapports.

b) Les Finances.

L'étude de la question financière apporte encore une nouvelle preuve de la solidarité qui existait au xv^e siècle entre les Eglises et leurs Académies. Elle nous permet d'entrevoir aussi l'attachement des Huguenots, de tous les Huguenots, à tout ce qui pouvait contribuer au développement de la Réforme en France, éclairer les esprits et les amener à une religion plus saine et digne héritière de la tradition chrétienne. Les délibérations des Synodes nous font connaître quelques chiffres. Ces comptes pour certains seraient secs et sans intérêt. Mais on peut y retrouver, au contraire, les préoccupations des hommes religieux, des cœurs dévoués : la difficulté et la question angoissante de savoir comment suffire à tout, revit à nos yeux, et, sous les chiffres, nous entrevoyons les sacrifices.

Car deux périodes ici sont à distinguer : si pendant quelques années les églises eurent seulement à répartir, le plus équitablement possible, la somme accordée par le roi, l'Eglise et les Académies eurent aussi à traverser les années pénibles où aucun subside ne leur était plus accordé de la maison royale, mais où, au contraire, elles devaient se suffire com-

plètement à elles-mêmes. L'étude rapide de ces deux périodes nous fera comprendre ces sacrifices.

Pour la première fois, le Synode de Montpellier (1598), est appelé à répartir la subvention prélevée sur les deniers du roi, pour l'entretien des Eglises de la « Religion prétendue réformée ». Le chiffre de cette première subvention fut de 43.300 écus. Mais il varia beaucoup dans la suite, ou encore fut le plus souvent fictif. Officiellement il était inscrit sur le papier, en réalité, bien souvent, les Eglises n'en touchèrent qu'une partie ; et cette diminution presque régulière devait aboutir, enfin en 1630, à la suppression complète de toute subvention ¹.

Les Synodes nationaux devaient donc fixer dans leurs budgets la part revenant aux diverses Académies protestantes. D'après Aymon, voici quelle fut celle de l'Académie de Saumur aux Synodes nationaux qui eurent lieu de 1598 à 1630 :

Synode de Montpellier (1598) : 1.111 écus 6 s. 8 den.

—	Gergeau	(1601) :	»	»	»	»
—	Gap	(1603) :	»	»	»	»
—	La Rochelle	(1607) :	3.333 liv.	6 s.	8 den.	
—	St-Maixent	(1609) :	4.190	»		
—	Tonneins	(1614) :	4.995	»		
—	Vitré	(1617) :	5.190	»		

¹ « En 1631, fait remarquer Bourchenin, p. 307, le roi, pris de remords, envoya bien 60.000 livres. Mais on connaissait trop l'humeur fantasque de Louis XIII pour oser espérer qu'une pareille libéralité se renouvellerait ».

Synode de Alais	(1620) : 5.190 liv.
— Privas	(1621) : 4.290 »
— Charenton	(1623) : 4.100 »
— Castres	(1626) : 4 530 »

Ces chiffres, comparés à ceux des subsides accordés aux autres Académies, font ressortir l'importance de notre université : Montauban et Sedan obtinrent une subvention moins élevée. Saumur eut toujours le maximum ¹.

Comment était ensuite réparti cet argent entre les différents professeurs et régents ? Les actes du Synode de Castres, le dernier sous le régime des deniers royaux, nous fournissent le détail de cette répartition : « On paiera à l'université de Saumur :

« Pour deux professeurs en théologie... »	} 3.000 liv.
« — un — en hébreu..... »	
« — » — en grec..... »	
« et deux — en philosophie. »	
« Au principal du collège..... »	100 liv.
« Au premier régent..... »	400 »
« Au deuxième régent..... »	300 »
« Au troisième régent..... »	250 »
« Au quatrième régent..... »	210 »
« A celui de la 5 ^e et 6 ^e »	210 »
« Au portier et au bedeau..... »	60 ² ».

² Cf. Aymon, II, p. 409.

¹ Cf. Bourchenin, p. 302.

Grâce à cette subvention et aussi à la période d'accalmie de ces premières années, l'Académie de Saumur put se développer plus facilement et devenir célèbre, nous l'avons vu, même à l'étranger.

Mais avec le Synode de Charenton (1631), s'ouvre pour les Eglises de la Réforme une période plus sombre. Louis XIII supprime les subsides, d'ailleurs accordés souvent de mauvaise grâce, et les députés assemblés à Charenton doivent chercher un moyen d'y suppléer. N'allait-t-on pas, devant cette terrible nécessité du moment, être obligé d'abandonner les Académies ? Payer le traitement de tous les pasteurs n'était-ce pas déjà une charge assez lourde, pour les églises d'alors ? Ces questions angoissantes peuvent certainement nous paraître naturelles si nous cherchons à nous replacer dans le cadre historique. Pourtant elles ne se posèrent pas, ou plutôt le Synode y répondit, sans aucune hésitation, et montra aux Eglises réformées leur devoir de ne rien sacrifier. Les Académies ne devaient pas souffrir : elles étaient nécessaires : elles étaient des foyers de science et de piété, leur lumière devait encore briller dans l'ombre de ces tristes moments.

Il fallait absolument « empêcher qu'elles ne tombassent dans une totale ruine à cette occasion ». Pour cela il fallait contribuer, tous, à leurs frais : « La Compagnie donc, en attendant que les Eglises puissent recueillir les fruits accoutumés de la libéralité du Roy, décida que le quint des aumosnes receües en toutes les Eglises estant mis à part, cer-

taine somme serait extraite et employée à l'entretien des académies et des collèges, par forme d'avance et de prest seulement, jusques à ce que les deniers de l'octroy de Sa Majesté estans receus, le remplacement entier s'en puisse faire en soulagement des pauvres ¹ ». Le Synode établit ainsi une sorte d'impôt, de contribution ; c'est le régime du « quint denier » sous lequel vivra désormais notre académie. « Dans ce but chaque synode provincial nommera un Consistoire, qui aura la charge de recevoir les sommes extraites du quint des aumosnes des Eglises particulières, les envoyer à telles des Académies qui lui sera ordonné... et tirer quittance du Conseil académique... ² ».

De leur côté, les Académies devaient tenir régulièrement des comptes, relatant l'emploi exact des sommes ainsi accordées. L'Académie de Saumur les rédigea avec un grand scrupule : les actes des Synodes qui suivirent en font foi ³. Ce cahier des comptes de l'Académie existe d'ailleurs encore. Il est conservé à la Bibliothèque municipale de Saumur. Ce cahier *manuscrit* de 113 pages porte le titre suivant : *Papier de recepte des deniers ordonnés pour l'entretien de l'Académie de Saumur sur le quint denier des povres des Eglises réformées de*

¹ Cf. d'Huisseau, *La Discipline*, ch. II, p. 55, édition 1666.

² Cf. D'Huisseau, *La Discipline...*, ch II, p. 56, édition 1666.

³ Même témoignage est rendu à l'exactitude des comptes de l'Académie dans la pièce Voysin : Archives nationales TT. 266. II.

France par l'ordonnance du Synode national tenu à Charenton l'an 1631 ».

Au moment où elle fut supprimée, la somme prélevée sur les deniers du roi s'élevait à 4.500 livres, pour l'Académie de Saumur. Le régime du quint denier n'atteignit pas un chiffre aussi élevé, mais la différence peu importante fait honneur aux Réformés. Une fois de plus ils étaient les hommes du devoir et du sacrifice. Voici quels étaient ces chiffres, d'après Aymon encore :

Régime du quint-denier

Synode de Charenton 1631 accorde à l'Acad. 4.120 l.

» d'Alençon 1631 » » 4.130 l.

» Charenton 1645 » » 4.130 l.

Et d'après le papier de recepte... de l'Académie, cette somme était répartie de la manière suivante :

Deux professeurs en théologie	}	2.600 livres.
Un » d'hébreu		
Deux » en philosophie		
Le principal du collège.....	100	»
Le premier régent.....	400	»
Le deuxième régent.....	300	»
Le troisième régent.....	250	»
Le quatrième régent.....	210	»
Celui qui fait la cinquième et la sixième.....	210	»
Le portier et le bedeau.....	60	»

Nous avons dit plus haut que ce régime nouveau était en somme un impôt prélevé sur les Eglises de la Réforme. Il ne faudrait pas croire cependant que toutes les Eglises fussent imposées pour toutes les Académies de France¹; cet argent n'était pas recueilli non plus par une caisse centrale qui distribuait ensuite à chaque académie la somme nécessaire à son entretien. Mais la France d'alors était divisée géographiquement en divers groupes de provinces, et chacun de ces groupes avait à assurer l'impôt dû à l'académie, située en son sein. De plus, l'organisation centrale et commune de tous les Réformés d'alors permettait de fixer, proportionnellement à la richesse de chaque province, l'impôt qui devait être prélevé : l'union faisait ici leur force au milieu de tant de difficultés ; et l'injustice et la honte du sectarisme des partis, avec leur académie spéciale et spécialement dotée, n'étendaient pas leur triste manteau d'interdits et de concurrence soi-disant fraternelle sur l'âme des huguenots. Tous faisaient leurs efforts pour répondre aux nécessités et charges du moment, et telle province, en s'imposant des sacrifices pour son académie, avait la certitude et la joie de contribuer ainsi aux destinées du Protestantisme tout entier : les étudiants qui sortaient pasteurs de cette académie n'étaient-ils pas, en effet, l'espoir de tous et agréés dans toute Eglise réformée ?

Quelles étaient donc dans le cas particulier qui

¹ Il y en avait huit : Nîmes, Orthez, Orange, Sedan, Montpellier, Montauban, Saumur, Die.

nous occupe ici, c'est-à-dire, pour l'Académie de Saumur, les provinces imposées ? Et quelle était leur souscription ?

Le compte rendu du Synode de Charenton 1631 nous donne le tableau des contributions fixées à cette première réunion des Réformés sous leur nouveau régime.

Ces provinces étaient au nombre de sept, dont deux, la Normandie et la Saintonge, souscrivaient également pour l'académie de Montauban, l'une 1.100 livres, l'autre 319. Pour Saumur, les provinces suivantes donnaient donc :

Normandie	5.600 l.
Ile de France.....	768 l. 15 s.
Saintonge.....	556 l.
Poitou.....	875 l.
Berri.....	343 l. 7 s.
Anjou.....	850 l.
Bretagne.....	106 l. 5 s.

On le voit, toutes ces provinces étaient groupées autour de Saumur et devaient naturellement s'unir pour l'académie, à laquelle elles pouvaient le plus directement s'intéresser, à cause de sa proximité. Leur nombre est plus élevé aussi que celui des groupes aidant toute autre Académie¹. Mais l'importance et le développement, qu'avait pris celle de Saumur, en sont la seule raison : une contribution plus élevée s'imposait.

¹ Cf. Bourchenin, p. 307.

La caisse des finances de l'Académie était encore alimentée à Saumur par l'argent prélevé sur chaque étudiant, sous le nom de *minerval*. De trois livres jusqu'en 1616, il s'éleva, sur la demande du Conseil au Synode provincial d'Anjou, à 6 livres ¹. En 1664, d'après le rapport de Colbert au roi, le total des minervaux s'élevait à 300 livres ². Deux ans plus tard, le Synode de Saint-Agnan en éleva enfin le taux à 12 livres ³.

Le régime du quint denier avait été accepté par toutes les Eglises au Synode de Charenton. Pourtant il y eut souvent des retards dans l'envoi d'argent aux Académies. Les Synodes eurent souvent à rappeler leur devoir à telle ou telle Eglise. Déjà en 1637, Saumur se plaint de ce que plusieurs provinces n'ont pas fourni leurs contributions entières ⁴. Celles-ci prétextaient devant le Synode, réuni à Alençon « qu'elles avaient été surchargées par le dernier Synode de Charenton ». Mais « l'Assemblée condamna la province de l'Isle de France, pour avoir violé les canons dudit Synode et pour avoir donné un mauvais exemple aux autres qui pourraient se dispenser de paier leur quote-part ». Et pour ranimer le zèle des Eglises un moment découragées, pour exciter leur générosité qui devenait alors un devoir, le Synode rédigea l'appel que nous lisons dans *La Disci-*

¹ Cf. Bourchenin, p. 316.

² Cf. *Revue de l'Anjou*, I, p. 127 et *Bullet. du Prot.*, t. I, p. 305.

³ Cf. Dumont, *op. cit.* p. 81.

⁴ Cf. Aymon II, 583.

pline de d'Huisseau ¹ :..... « Le Synode National assemblé par la permission du Roy à Alençon, exhorte toutes les églises, seigneurs, gentilshommes et particuliers de préférer le service de Dieu, la gloire de son saint nom, et l'établissement de l'ordre en sa maison, à toutes considérations humaines : consacrer à Sa Majesté divine, chacun selon ses facultés, leurs offrandes volontaires, et esgaller entre eux les charges nécessaires à la subsistence des Académies et Collèges, usans en cet exercice de charité, piété et support envers les faibles. Enjoint à tous les Synodes provinciaux, colloques et consistoires de prendre en eux-mesmes les expédiens propres pour parfournir les sommes auxquelles ils ont esté respectivement cottisez, se rendre solliciteurs du payement actuel d'icelles et tenir la main à ce que professeurs et régens qui servent en dites Académies et collèges puissent toucher d'an en an les appointemens qui leur sont assignés pour servir leur vocation avec courage ».

Cet appel devait être lu ensuite dans toutes les Eglises réformées, et souvent encore les différents Synodes furent obligés de rappeler les provinces à leur devoir ². Les professeurs eux-mêmes firent des sacrifices d'argent : et pour essayer de recouvrer une partie des sommes qu'ils avaient avancées, ils s'adressèrent au roi, en 1685, et le supplièrent « très humblement qu'il luy plaise d'ordonner que la

¹ D'Huisseau : *La Discipline*, etc... ch. II, p. 56.

² Cf. Aymon II, p. 583, 698, 700.

somme qui leur était due (6197 livres), ainsi qu'aux libraires, leur soit payée sur les biens appartenant à l'Académie et au collège ¹ ». Mais le roi resta sourd à cet appel ; nous savons, au contraire, à qui furent destinés les biens de l'Académie et sa bibliothèque.

Telle est la façon dont l'Eglise réformée comprit son devoir vis-à-vis des Académies. Malgré les quelques exceptions signalées, et l'insuffisance des ressources, il y eut une organisation à laquelle se plièrent et même qu'acceptèrent joyeusement les Réformés. Et les sacrifices qu'ils s'imposèrent nous paraissent d'autant plus grands que nous pensons à toutes les attaques et tous les mauvais traitements d'un roi mené par les jésuites : les vexations, nous l'avons signalé plus haut, étaient continuelles et Louis XIII, en assiégeant La Rochelle, avait porté un terrible coup aux Réformés. Le doute devait étreindre leur âme : quelle sécurité leur restait-il encore ? Que pouvaient-ils oser entreprendre ? — Ils osèrent tout tenter, pour maintenir quand même leur Académie. Et l'on serait presque conduit à croire qu'ils comprenaient mieux alors qu'aujourd'hui le rôle nécessaire des universités et des études théologiques, et surtout qu'ils savaient mieux s'unir pour assurer la sécurité de ceux qui devaient y donner cet enseignement.

¹ A. N^{les} T.T. 266. VI. 55.

Vu :

Le Président de la soutenance,

John VIÉNOT.

Le Doyen,

Edm. STAPFER.

APPENDICE I

LISTE

des Professeurs de l'Académie de Saumur ¹

THÉOLOGIE

Samuel Bouchereau ²	1604-1630 (R ²)
Antoine Renaud	1604-1606
Michel Béraud	1606-1608
R. Boyd of Trochredg	1606-1614
William Craig	1614-1615 (R.)
Etienne Le Bloy	1614-1615
Francis Gomar	1615-1618 (R ²)
Louis de la Coste	1617-1618
John Cameron	1618-1622 (R.)
Louis Cappel	1626-1657 (R ⁸)
Moïse Amyraut	1626-1664 (R ⁴)
Isaac d'Huisseau	1630-1670 (R ³)
Josué de la Place	1631-1655 (R ⁶)
Isaac du Soul	1656 (R ²)
Jacques Cappel	1657-1685 (R ²)
Etienne Gaussen	1664-1675 (R ²)
Claude Pajon	1666-1667
Berard de Beaujardin	1667-1685 (R ³)
Etienne de Brais	1674-1679 (R.)
Théodore Barin	1677-1684 (R ²)
Henri Philipponeau de Hautecour	1677-1685 (R ³)
Jacques de Prez	1683-1685

HÉBREU

Philippe Birgam, s ^r du Bignon	1607-1611
Louis Cappel	1613-1657
Jacques Cappel	1657-1685

GREC

Jean Benoist	1599-1623
Marc Duncan	1627-1640
Tanneguy Le Febvre	1665-1672
Williams-Daniel Doull	1672

PHILOSOPHIE

William Craig	1606-1614
Marc Duncan	1606-1626
Francis Burgersdyk	1613-1618
Wolman	1614-1615
Franco	1615-1626
Jacob Schever	1617-1618
Guillaume Gedde	1617
Josué de la Place	1621-1625
Jacques de Brissac, s ^r des Loges	1625-1628
Fautrart	1626-1629
Monther	1626
De Longchamp	1628-1631
Jean-Baptiste Druet	1529-1683 (R.)
Jean Forent	1621-1634
Isaac Hugues	1634-1660
Etienne Gaussen	1661-1664
Jean-Robert Chonet	1664-1669
Pierre de Villemandy	1669-1683 (R.)
Henri de Philipponeau de Hautecour	1669
De la Treille	1683-1684
Mathieu Fanjoux	1683-1685
Isaac Renaudot	1681-1685

¹ Cf. Bourchenin, p. 463.

² (R.) Recteur à l'Académie.

(R²), (R⁴), (R⁶), etc... Professeur réélu recteur deux, quatre, huit fois, etc.

APPENDICE II

Programme des Cours de l'Académie de Saumur en 1680

(Archives nationales TT. 266)

Quod Deus bene vertat
Anno salutis MDCLXXX
Academia
Salmuriensis
sua studia XXIV octobris

instaurare decrevit

*Et annum cujusque ordinis pensum hac Tabella
designandum censuit*

Sacrosanctæ Theologiæ brevis
Institutio tradetur.

Controversiæ tractabuntur.

Loca selecta veter et novi Testamenti explicabuntur.

Hebraicæ linguæ Professor post explicatam de more grammaticam, Praxin ejus in explicandis uno et triginta Psalmis omnium posteris monstrabit, Dein Aggæum, Zachariam, etc. interpretabitur.

Philosophiæ professorum alter, præmissis brevioribus Institutionibus Logicis, Organum Aristotelis explicabit, eoque absoluto, Epitomen Ethices tradet.

Alter præmissa Physices Epitome libros Aristotelis Physicos, quotquot in scholis prælegi solent commentariis illustrabit, questiones necessarias discutiet et Metaphysices Epitomen tradet.

Accedent frequentissime Disputationes Theologicæ et Philosophicæ, ad exacuenda studiosorum ingenia necessaria.

In classibus humaniorum studiorum hæc prælegentur

In prima classe

Priore semestri.	Posteriore semestri.
Horis matutinis.	Horis matutinis.
Rhetorica contracta Vossii,	Rhetoricæ quæ supererunt ex
Epistolarum Horatii libri duo.	priore semestri.
	Juvenalis satyræ 1 et 10.
Horis pomeridianis.	Horis pomeridianis.
Ciceronis orationes pro Ligario	Ciceronis oratio pro lege Ma-
et Dejoraro.	nillia.
Herodianus.	Homeri Illias 5 et 6.

In secunda classe

Priore semestri.	Posteriore semestri.
Hora matutina.	Hora matutina.
Cornelius Nepos Item Syntaxis	Carminum Horatii libri duo
Græca cum accentibus.	priores et oratio Ciceronis pro
Prosodiæ repetitio cum Praxi.	Marcello.
	Cum Tractatu de Tropis et
	Figuris.
Horis pomeridianis.	Horis pomeridianis.
Virgilii Bucolica.	Ovidii Epistolæ, 6 ^a , 7 ^a , 8 ^a , 9 ^a ,
Æliani Variæ Historiæ libri I	10 ^a , 11 ^a , 12 ^a , 13 ^a , 17 ^a .
et II.	Isocratis oratio ad Nicoclem.

In tertia classe

Priore semestri.	Posteriore semestri.
Hora matutina.	Horis matutinis.
Terentii Phormio et Hecyra.	Sallustius.
N. Test. Græcum. Et canones	
accentuum Græcorum.	
Horis pomeridianis.	Horis pomeridianis.
Ovidii Metamorphoseon, lib. 4 ^a ,	Virgilii Æneidos lib. I et II.
5 ^a , 6 ^a .	Novum Testamentum.
Cum Vossii Prosodia.	

In quarta classe

Priore semestri.

Hora matutina.

Latina syntaxis, cum repetitione primæ partis grammaticæ latinæ, et Praxi præceptorum utriusque. Aurelius Victor.

Posteriore semestri.

Hora matutina.

Justini libri I, II, III.
Epist. Ovidii I.

Horis pomeridianis.

Radices græcæ cum Declinationibus nominum et conjugationibus verborum græcorum simpliciter. Colloquia Erasmi.

Horis pomeridianis.

Grammatica græca repetitur addita Praxi illius ad Novum Testamentum.
Ovidii Tristium, lib. I.

In quinta classe

Priore semestri.

Pars prima grammaticæ, cum facilioribus syntaxeos regulis, et utriusque partis Praxi, ad colloquia aliquot Corderii.

Posteriore semestri.

Disticha Dionisii Catonis, cum Alphabeto græco.

In sexta classe

Declinationes Nominum et Conjugationes Verborum
latinorum

Insuper, in prima atque secunda classibus exercitabuntur adolescentes edendis frequentissimis speciminibus Rhetoricis et Poeticis Græce et Latine : et in caeteris classibus, pro suo cujusque captu ; Themata Gallica Lingua in Latinam transferenda, aliaque quotidiani profectus specimina a præceptoribus præscribentur.

Præterea, sub finem utriusque semestris : Humanarum litterarum studiosi omnes, profectus sui rationem, coram Senatu Academico eddituri sunt.

Salmurii, apud Henricum Desbordes, Typographum
et Bibliopolam, MDCLXXX

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	v
INTRODUCTION	ix

PREMIÈRE PARTIE

Aperçu historique sur l'Académie. (1604-1685).

CHAPITRE PREMIER. — L'Académie de 1604 à 1620. Ses origines et sa fondation	1
CHAPITRE II. — L'Académie de 1620-1685. Importance de son enseignement. Ses débats avec l'autorité royale et sa suppression.....	14

DEUXIÈME PARTIE

Organisation de l'Académie et ses rapports avec les Eglises Réformées.

CHAPITRE III. — Organisation intérieure :	29
a) Le Collège.....	31
b) L'Académie proprement dite.....	36
CHAPITRE IV. — Organisation et rapports de l'Académie avec les Eglises.....	46
Conseil ordinaire.....	47
Conseil extraordinaire	48
Nomination des professeurs.....	51
Finances.....	59
APPENDICE I. — Liste des professeurs de l'Académie	71
APPENDICE II. — Programme des Cours de l'Académie de Saumur en 1680.....	73

ALENÇON. — IMPRIMERIE VEUVE FÉLIX GUY ET C^{ie}



